

UNE JOURNÉE A POMPEI.

Si Naples ne répond pas toujours à ce qu'en disent les voyageurs, à ce qu'en ont rêvé les poètes, Pompei, au contraire, satisfait les imaginations les plus ambitieuses, les cœurs les plus avides d'émotions.

Cette ville, comme on le sait, fut un jour engloutie sous la cendre du Vésuve. Semblable à la jeune fille qui dormit cent ans sans rien perdre de sa jeunesse et de sa fraîcheur, Pompei, enveloppée de son linceul pendant des siècles, reparut, au jour de sa délivrance, parée de ses palais, de ses fontaines, de ses arcs de triomphe, de ses chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture.

Toutes les maisons de Pompei sont debout ; seulement, elles n'ont plus de toiture. Ses rues sont propres, bien alignées, et garnies de trottoirs, qui devaient les rendre commodés et agréables pour les piétons, mais les rétrécissent à tel point, que nos voitures modernes y passeraient à grand'peine.

Des arcs de triomphe qui se correspondent, encadrent dans leurs cintres gracieux les plus charmants aspects, soit du côté de la montagne, soit du côté de la mer.

De jolies fontaines, ou plutôt des vases de marbre, taillés en forme de coupe, portée sur un léger piédestal, se rencontrent au milieu de certaines rues. Les herbes les entourent, les fleurs les pressent et les couronnent : la nature aime Pompei.

En parcourant ces rues désertes, nous vîmes un grand nombre de monuments, dont on nous expliqua l'usage : temples, prisons, bains de marbre, cirques, théâtres, tout ce qui constituait la ville antique. On nous montra dans les prisons l'instrument qui retenait le pied des condamnés,

et dans le temple, la cellule, cachée derrière l'autel, où se tenait le prêtre, lorsqu'il faisait parler les dieux. Nous vîmes deux belles fontaines incrustées de coquillages, et si fraîches, si coquettes, si jeunes, qu'on les dirait faites d'hier ; elles sont adossées à un bâtiment et de dimension plus grande que toutes les autres. Ce luxe dans les ruines, cette élégance dans une ville morte, sont d'un effet saisissant : il semble qu'on ait vécu au milieu de cette civilisation éteinte ; on croit avoir assisté à ce jour terrible où, surprise au milieu de ses occupations, de ses prières et de ses fêtes, Pompei vit fuir ses habitants, livrant à l'avenir les mystères de leur vie intime, comme les mystères de la fourberie de leurs prêtres, et le barbare supplice des prisons.

Sur une place, on voit encore des matériaux qui étaient préparés pour la construction d'un édifice ; là gisent des colonnes sculptées qui ne furent jamais debout, des blocs de marbre brut, des pierres à demi taillées... tout un travail interrompu : une pensée qui ne se réalisera jamais !

On nous montra un trou pratiqué dans un mur, après que la porte de la maison avait été obstruée, soit par un amas de cendres, soit par un éboulement. L'avarice, avait sans doute ramené là quelque propriétaire qui ne pouvait renoncer à son trésor. De pareilles tentatives se renouvelèrent plusieurs fois, car des squelettes furent trouvés devant des murailles.

Toutes les maisons de Pompei sont faites sur le même modèle. Elles forment un carré régulier ; un portique, soutenu par des colonnes, règne à l'intérieur et encadre une cour où se trouve une fontaine. En

général, elles sont peu spacieuses, et divisées en petits appartements, dont beaucoup n'excèdent pas les proportions d'une cellule. Le *pavimento*, qui tient la place de nos parquets modernes, est formé avec des carreaux de marbre, soigneusement polis, de différentes dimensions et de diverses couleurs, disposés avec une symétrie de bon goût; ils se sont conservés intacts : les gardiens ont grand soin d'en débayer quelques-uns pour les montrer aux visiteurs.

En parcourant ces demeures, si bien arrangées pour la vie intime, à côté du forum où se dépensait toute l'activité des citoyens, il semble que dans ces intérieurs tranquilles l'existence, pour les femmes et pour les enfants, devait ressembler à un long rêve, bercé par le bruit des flots, caressé par les brises et par l'azur de ce beau ciel.

Un des bâtiments les mieux conservés est celui des bains publics. On y remarque, indépendamment des baignoires, une belle piscine en marbre blanc, de forme circulaire.

Beaucoup de maisons conservent des fresques parfaitement intactes. Dans une galerie qui faisait, je crois, partie d'un monument public, nous en vîmes une représentant Ulysse, déguisé en mendiant, assis à son propre foyer. Pour le mouvement, pour l'expression rien n'est supérieur à cette peinture. Sous ces haillons, on sent le maître et le roi : on devine l'époux et le vengeur de Pénélope.

Quand nous eûmes visité la maison de Diomède, on nous en montra une beaucoup plus vaste que les autres. Elle se compose de quatre galeries formant un carré : au milieu, est la cour obligée. Les caves de cette maison furent le théâtre d'un événement sinistre. Sept personnes s'y étaient réfugiées, s'y croyant probablement plus en sûreté que dans la campagne, où la cendre tombait comme une pluie incassante; mais bientôt elles furent étouffées

ou écrasées par l'éroulement de la voûte. Une femme, se trouvant debout contre la muraille, fut tellement comprimée par la masse des décombres, qu'elle a laissé l'empreinte de son corps à la paroi, sans y faire plus de saillie qu'une fresque ou une toile peinte.

C'était au mois de janvier que nous faisons cette promenade dans la ville ressuscitée. L'air était tiède, le ciel un peu couvert. Nous avions à parcourir, pour nous rendre aux divers monuments que nous devions voir, des espaces qui ne sont point encore déblayés; nous les trouvâmes couverts de verdure et de fleurs. Notre *cicerone* nous fit des bouquets, et nous permit de cueillir des oranges dans le jardin de la petite maison qu'il habite. Je me propose de parler plus tard de ce gardien des ruines; mais je n'en puis faire mention sans dire un mot de la haute poésie que cet homme a puisée dans la contemplation de la ville morte confiée à ses soins. Cet homme, vivant de recueillement et de souvenir, jette un dédaigneux regard sur la civilisation actuelle; Naples excite sa pitié, les Napolitains son mépris. « A peine ont-ils fait quelques pas ici, nous disait-il, que l'ennui les prend, et ils parlent d'aller manger du macaroni. » Il fallait voir de quel mouvement d'épaules il accompagnait ces paroles! De quels regards d'amour il enveloppait Pompei et ses sublimes horizons!

Cet homme peut faire en cinq langues le récit historique et artistique qu'exigent ses fonctions; mais c'est surtout par des réflexions faites d'un ton rêveur, et mêlées de piquantes saillies, qu'il vous attache et vous surprend. Notre sympathie pour ces débris tant aimés l'avait touché profondément, et peut-être eut-il pour nous une verve et une expansion exceptionnelles.

Une des choses les plus remarquables de Pompei est la *via* des tombeaux. Elle se trouve à l'extrémité de la ville, du côté

de la colline. Deux rangées de mausolées de marbre, parfaitement conservés, avec leurs inscriptions latines, bordent cette rue et la séparent de la plaine campagne. Rien n'est plus imposant que ce spectacle de la mort dans la destruction, de ce repos du trépas au milieu du silence des ruines. Il semble que ceux qui dorment là sont morts deux fois.

Notre guide nous raconta qu'à l'entrée même de la *via* des tombaux, on avait trouvé un squelette avec une arme indiquant une sentinelle. Ni le tremblement de terre, ni la pluie de cendres qui s'abaissait sur la ville ne put lui faire abandonner son poste; le soldat avait attendu cette mort solitaire, privée de gloire, cette mort qu'il pouvait fuir; il l'avait acceptée simplement, comme une partie de sa consigne. Cette manière d'envisager le devoir peut paraître exagérée; mais elle marque d'un sceau de grandeur l'époque et le lieu où un tel sacrifice fut accompli.

Ce n'est pas sans un vif regret qu'on peut s'éloigner de Pompei; on voudrait s'y fixer pour quelque temps, car on voudrait s'y trouver seul, afin de se livrer sans distraction à toute la mélancolie qu'elle inspire. On voudrait n'y entendre d'autre voix que celle des siècles passés, n'y voir que les ronces embrassant les colonnes, que ce ciel, que cette mer qui connurent Pompei animée, et lui ont conservé leur amour.

Avant de reprendre la route de Naples, un incident bizarre vint solliciter notre curiosité et notre intérêt. Nous étions descendus vers le rivage. Là, nous regardions vaguement le flot mourir et les petites barques des pêcheurs glisser comme des ombres dans la baie. Tout près de nous, passa un jeune homme d'une belle tournure, d'une physionomie douce et sérieuse. Un mélange d'embarras et de tristesse se tra hissait dans sa démarche et dans ses regards: on eût dit que notre présence l'importunait.

Plusieurs fois il porta la main sur sa

poitrine, avec précaution, comme s'il voulait y maintenir et y soigner quelque objet que nous n'apercevions pas, et que nous supposions caché par son habit.

Nous voulions bien être discrets, mais je dois avouer qu'il nous fut impossible de perdre de vue ce jeune homme. Nous étions d'autant plus excusables, que l'idée d'un sombre projet pouvait s'allier à ce furtif regard, à cette attitude découragée.

Lorsqu'il fut à quelque distance de nous, il s'arrêta, leva la tête vers le ciel, puis s'inclina vers la mer, alternativement et à plusieurs reprises; ensuite il regarda autour de lui, se baissa, parut plonger sa main dans les flots, se releva, et s'enfuit précipitamment; évitant, au retour, de passer aussi près de nous qu'il l'avait fait d'abord.

Dès qu'il se fut éloigné, nous continuâmes notre promenade et nous atteignîmes bientôt la place où s'était arrêté notre inconnu. Quelques cailloux, quelques herbes marines, qui se trouvaient sous nos pas, n'avaient rien à nous apprendre des mystères de cette âme, et cependant, nos regards les interrogeaient.... la mer fut moins discrète; la vague, en se brisant, nous montra des tiges et des fleurs, puis les cacha aussitôt, comme si elle se fût fait un jeu de notre impatience; bientôt une blanche couronne surnagea, s'abîma, revint à la surface; tantôt, se montrant dans toute sa dimension, plus souvent, se dérochant en partie, ainsi qu'à sa première apparition. Un moment, elle fut sur le point d'échouer à nos pieds; mais nous nous fîmes un pieux devoir de la rendre à sa destination évidente: nous la lançâmes avec force loin du rivage, et bientôt elle fut emportée pour ne plus reparaitre.

Nous n'en doutions pas, c'était notre mélancolique jeune homme qui avait apporté à la Méditerranée cette gracieuse offrande; mais pourquoi? Nous nous répétions vainement cette question et nous avions épuisé bien des conjectures, lors-

qu'une jeune fille qui, par ses vêtements, semblait appartenir à la classe la plus pauvre de cette pauvre contrée, nous entendit discourir sur ce sujet, comme nous traversions Portici : elle nous comprit, bien que nous eussions parlé l'italien-toscan, et s'approchant de moi, elle me dit :

« Vous parlez du jeune monsieur aux couronnes blanches, signora.

— Oui, mon enfant. En savez-vous quelque chose ?

— Je sais qu'il vient deux fois par mois jeter une couronne de fleurs dans les flots.

— Dit-on à quelle intention ?

— Mais c'est bien simple, je n'ai pas besoin qu'on me le dise, à moi. Ce jeune seigneur, un jour de grande tempête, aura perdu sa fiancée, elle aura eu la mer pour tombeau, et il lui envoie ces couronnes afin qu'elles lui disent qu'il ne l'oublie pas et qu'ils seront mariés au ciel. »

L'explication nous parut tellement satisfaisante, que nous n'avons plus cherché d'autre cause à l'action singulière et romanesque que je viens de vous raconter.

M^{me} ANGÉLIQUE ARNAUD.

BIBLIOGRAPHIE.

Marie, patronne de la France, ou Neuvaine pour obtenir, dans les temps présents, l'intercession de la Sainte-Vierge. Chez Lefort, à Lille.

Avec approbation.

Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de votre peuple.

JUD. XV, 10.

Les traditions de presque tous les peuples prouvent que la croyance à une *Vierge mère*, devant enfanter le libérateur du genre humain, était généralement répandue ; chez les Gaulois on en trouve la preuve irrécusable.

Une forêt épaisse s'étendait près de la ville de Chartres ; elle avait été consacrée par les druides aux rites mystérieux et cruels de leur culte, et là, sans doute, bien des sacrifices sanglants avaient été consommés ; mais en pénétrant dans les sombres profondeurs de cette forêt, on rencontrait une grotte, au milieu de laquelle se trouvait un autel ayant ces mots pour inscription : *Virginiparitura : A la vierge qui doit enfanter* ; et la statue d'une femme tenant un enfant

sur ses genoux recevait en ce lieu, dérobé avec soin aux regards, les pieux hommages des druides. Ainsi, au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, la Vierge, mère du Rédempteur, était attendue comme une aurore de paix, de salut et de miséricorde. Elle était aimée, honorée et servie dans les Gaules, avant l'heure de sa naissance.

Aussi en advint-il que, dès les premiers temps du christianisme, les Gaules furent éclairées par cette divine lumière. Saint Denis l'Aréopagite fut choisi pour aller répandre l'Évangile dans cette contrée. La sainte Vierge, à cette époque, habitait encore la terre ; le saint, prêt à partir, alla se jeter à ses pieds et lui demanda pour ce pays sa bénédiction et ses prières. Marie éleva ses mains au ciel.... et l'Église des Gaules fut fondée ! cette Église devenue si célèbre par ses apôtres, ses martyrs et ses docteurs. Telle est l'origine du culte de Marie en France et de la protection qu'elle lui accorda. Cette protection s'est manifestée dans bien des occasions mémorables ; notamment lors de la conversion de Clovis ; à l'époque de l'invasion des Normands,

sous Charles le Chauve ; à la *bataille de Bouvines*, gagnée par Philippe-Auguste ; à la *naissance de saint Louis* ; à la *bataille de Mons-en-Puelle*, gagnée par *Philippe le Bel*, etc., etc.

Sur le champ de bataille de Tolbiac, Clovis avait pris l'engagement envers Dieu de recevoir le baptême, s'il remportait la victoire. Ses vœux ayant été exaucés, le fier Sicambre reconnut la puissance du Dieu qu'il avait invoqué ; la foi entra dans son cœur ; mais de grands obstacles s'opposaient à la manifestation publique de ses desseins. Ses compagnons, qui l'avaient élevé sur le pavois, n'étaient rien moins que touchés par la morale évangélique ; ils dédaignaient une religion pratiquée par les vaincus, et Clovis, tout en ayant arrêté avec saint Remy le jour de son baptême, n'en demeurerait pas moins, jusqu'au dernier moment, indécis, troublé, en proie à la crainte d'exciter le mécontentement de ses compagnons d'armes. Cette indécision du roi remplit de tristes appréhensions l'âme de sainte Clotilde, sa femme, et l'âme de saint Remy. Tous deux résolurent de passer en prières la nuit qui précédait le jour solennel. La reine veilla au pied de l'autel du prince des apôtres ; le saint évêque se prosterna devant l'autel de Marie, appelant sa bénédiction maternelle sur la foi chancelante de Clovis et sur ce peuple plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie, mais qui devait un jour accomplir des choses si merveilleuses. Le saint demandait à Marie d'obtenir pour les guerriers franks, non-seulement la gloire, mais la foi ; non-seulement la valeur, mais la piété. La sainte Vierge se souvint sans doute des vœux qu'avait formés à ses pieds le premier apôtre des Gaules ; elle se souvint de ce qu'elle lui avait promis... et lorsque l'évêque se présenta devant Clovis, celui-ci se jeta à son cou, en lui témoignant une tendresse filiale : toutes les hésitations du roi étaient dissipées, et peu d'heures après il courbait la tête sous la main de saint Remy et se relevait chrétien.

La protection de la vierge Marie ne se montra pas d'une manière moins éclatante lorsqu'en 885, sous le règne de Charles le Chauve, les Normands, conduits par Sifroy, leur chef, vinrent mettre le siège devant Paris. La présence de ces barbares au cœur du royaume, prêts à s'emparer de la ville la plus importante, inspirait une grande terreur. Les Parisiens avaient à leur tête Eudes, comte de Paris, et leur évêque Gozlin, qui, après avoir animé les combattants par ses exhortations, plaidait leur cause par ses prières auprès de Dieu et de Marie. Un jour, le saint évêque, monté sur les murailles, vit les Normands, qui, afin de pouvoir s'approcher de la place s'occupaient à combler un fossé. Ils y jetèrent des fascines, de la terre, des bœufs qu'ils venaient d'égorger ; puis, voyant qu'ils ne réussissaient pas à le combler, ils tuèrent, dans un accès de cruauté sauvage, quelques prisonniers tombés entre leurs mains, et précipitèrent leurs cadavres dans le fossé. Une décharge de flèches des assiégés répondit à cette barbarie ; mais Gozlin, saisi à cette vue d'une sainte indignation, éleva la voix au ciel, et demanda justice à Dieu et protection à Marie. Ses prières furent exaucées. Peu de temps après, Paris se trouva délivré. Le siège de cette ville durait depuis dix-huit mois, et les habitants l'avaient soutenu, malgré la famine et la contagion. Les historiens s'accordent à reconnaître, dans cette délivrance inespérée qui sauva la France d'une complète invasion, l'œuvre de la bonté céleste, due à l'intercession de la sainte Vierge.

Ils le reconnaissent également à l'occasion de la bataille de *Mons-en-Puelle*. Au moyen âge, les Flamands étaient pour la France des ennemis redoutables, toujours prêts à ouvrir leurs ports aux Anglais, les éternels rivaux de notre pays. Ce furent les conseils et les trésors d'un simple bourgeois flamand, Jacques Van Artevelde, le brasseur de Gand, qui engagèrent Édouard III à réclamer les droits chimé-

riques de sa mère sur la couronne de France, et provoquèrent ainsi cette cruelle guerre de cent années. Avant cette époque, les rois de France avaient tenté de comprimer leurs fiers vassaux ; mais cette lutte fut parfois malheureuse. En 1302, la bataille de Courtrai fit perdre à la France le vieux connétable de Nesle, ainsi que Robert d'Artois, frère de Philippe le Bel, qui y furent tués, et la noblesse française s'y trouva décimée. Néanmoins, la France reprit la guerre avec acharnement, puis après des alternatives de revers et de succès, Philippe le Bel, à la tête d'une nombreuse armée, attaqua les Flamands, près d'un village nommé Mons-en-Puelle, situé près de Lille. La mêlée dura un jour entier, sans résultat décisif ; la victoire semblait incertaine ; Philippe le Bel avait été désarçonné, blessé ; l'oriflamme allait être enlevée... En cette extrémité, se souvenant de ses pieux ancêtres, le roi chercha son secours au ciel et pria. Le sceptre de Marie, de cette divine tutrice de la France, vint en aide aux Français, et, grâce à elle, ils remportèrent un triomphe éclatant. Philippe le Bel, revenu à Paris, s'empressa d'aller, dans l'église cathédrale, remercier la céleste protectrice à laquelle il devait le succès de ses armes.

Peu d'années après cette victoire, une auguste cérémonie avait lieu dans cette même cathédrale. Un nombreux cortège de chevaliers et d'écuyers se dirigeait vers elle. A leur tête, monté sur un cheval bardé de fer, s'avancait Philippe de Valois ; il portait le casque, la cuirasse et revenait de loia. Avant de rentrer dans son palais, il venait offrir ses hommages à la reine des cieux. Toujours à cheval, il s'avança jusqu'au pied de l'autel. Là, après avoir longtemps prié, il consacra son coursier, ainsi que son armure, à la Vierge, qu'il avait invoquée sur le champ de bataille de Cassel et à qui il s'avouait redevable de la gloire de ses armes. Six siècles après, une statue équestre, élevée non loin de la chapelle de Marie, retraçait encore cette scène,

et rappelait le vœu de Philippe de Valois.

Louis XIII ne se montra pas moins reconnaissant que Philippe de l'assistance de la sainte Vierge. De grands périls menaçaient sa couronne. La Rochelle était un foyer de rébellion ; il fallait s'emparer de cette ville, défendue vigoureusement par les Anglais et par les calvinistes. Louis XIII déposa ses alarmes dans le cœur de celle qui, depuis tant de siècles, voue à notre pays un amour maternel ; il consacra la France à Marie, promit d'instituer, en mémoire de ce don filial, une procession solennelle qui serait célébrée par tout le royaume, et pour ratifier son vœu, il communia à l'autel de Notre-Dame des Artilleurs, à Saumur. Le siège de la Rochelle dura depuis treize mois. La ville résistait, malgré la famine ; mais l'heure de sa chute allait sonner... Louis redoubla ses instances auprès de Marie, réitéra son vœu, fut exaucé, la Rochelle se rendit ; et le 28 octobre 1628, l'armée française y faisait son entrée triomphante.

Ce petit volume est divisé en neuf journées, composées chacune d'un *Fait historique*, d'une *Prière* et d'une *Méditation*.

Les faits historiques, choisis avec beaucoup de discernement, attestent la protection marquée que la sainte Vierge, mère de Dieu, a toujours accordée à la France. Le but de la neuvaine est d'obtenir que cette sainte protection nous soit conservée dans ces temps difficiles où elle nous est si nécessaire. Les méditations ont pour texte : *Le Pêché, la Profanation du Dimanche, le Blasphème, les Mauvais Livres*, etc. A la place de nos éloges sur le mérite de cette nouvelle œuvre de madame Éveline Ribbecourt, nous préférons, mesdemoiselles, vous copier une des *Prières* et une des *Méditations*.

PRIÈRE.

Vous voyez nos misères, ô Marie ! mille fois plus affeuses que celles de nos ancêtres ; vous voyez les péchés qui désolent

cette France, autrefois vos chères délices. Serait-il possible que vous, plus tendre que la meilleure des mères, vous restassiez insensible à l'excès de nos maux ? Les siècles passés nous racontent vos bontés, et nous disent que jamais il ne faut cesser d'espérer en votre cœur ; des marques récentes nous assurent que vous veillez encore sur nous, et que vous ne vous lassez pas d'offrir à votre cher Fils, pour la France, le tribut de vos supplications et de vos larmes ; vous ne voulez pas qu'elle périsse, cette fille aînée de l'Eglise catholique, cette contrée si longtemps fidèle, et où tant d'âmes justes se sont consacrées à Jésus par Marie ! Soyez bénie ! pour tant de bienfaits passés. Soyez bénie ! pour la protection de chaque jour, et souffrez que nous demandions, tous les matins, ce pain quotidien de votre bonté et de vos prières. Protégez la patrie, protégez tous ses enfants ; soyez le bouclier de celui qui combat, la sainte inspiration de celui qui se livre au travail de la pensée, le repos de celui qui gagne son pain à la sueur de son front, la force de celui qui est tenté, la consolation de celui qui s'afflige, la guérison de celui qui souffre... soyez pour tous le lien de paix, d'union et d'amour qui les unisse en cette vie, et plus tard en la vie éternelle !

MÉDITATION.

Pouvoir de la Prière.

L'Ecriture nous fournit de nombreux et touchants exemples du pouvoir surhumain de la prière. Jehovah est irrité contre des villes impudiques : Abraham ose élever sa plainte ; il lutte, si l'on ose dire, pied à pied, contre la justice divine : « *Perdrez-vous, dit-il, le juste avec l'impie ? S'il y a cinquante justes dans cette ville, périront-ils avec les autres ?* Le Seigneur lui répond : « *Si je trouve dans tout Sodome cinquante justes, je pardonnerai, à cause d'eux, à toute la ville.* » Mais Abraham,

non satisfait, reprend : « *Puisque j'ai commencé, je parlerai encore à mon Seigneur, quoique je ne sois que poussière et que cendre. S'il s'en fallait cinq qu'il n'y eût cinquante justes, perdrez-vous néanmoins la ville (1) ?* Le Seigneur se laisse encore fléchir ; mais Abraham poursuit toujours sa capitulation, pressé par l'ardeur de sa charité... Dix justes dans Sodome, et Sodome était sauvée !

L'Ecriture-Sainte surabonde en consolants exemples, qui tous disent quel crédit ont nos prières auprès du Roi de l'univers. La bouche sacrée du Sauveur des hommes a consacré ces vérités : *Tout ce que vous voulez, demandez-le, et il vous sera accordé. Vous n'avez encore rien demandé en mon nom ; demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite.* Et nous hésiterions à employer un moyen si doux et si fort ! Nous hésiterions, dans les calamités dont nous sommes assiégés, à élever les yeux vers Celui qui dompte l'orgueil des flots, et qui prête une oreille attentive à la prière de l'homme ! Nous hésiterions à demander pour nous et pour nos frères l'esprit de foi, de charité à Celui qui est la source de tous les biens, et qui brûle du désir de nous les prodiguer !

Ne négligeons pas ces trésors ouverts, où nous pouvons puiser ; unissons-nous dans une étroite alliance de supplications et de bonnes œuvres ; parlons avec confiance, avec humilité à notre Dieu, et nous serons certainement exaucés.

Le Seigneur a exaucé les pauvres ; il n'a point méprisé ses serviteurs. (Ps. LXVIII.)

« Demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert. (Év. de S. Luc.)

M^{me} EDMÉE DE SYVA.

(1) Genèse.

LITTERATURE ETRANGERE.

LA NOTTE DEI MORTI.

A MIA SORELLA.

SONETTO.

Senti, Glicera, il cupo bronzo; senti
Che la notte contrista e mai non tace,
E noi richiama a visitar de' spenti
Il cener muto che qui sperso giace.

Mira nel tempio i bruni avelli argenti
Cur fosca alluma moribonda face!
Ve' genuflesse le cristiane genti
Che pregano agli estinti e regnie e pace.

Noi pur mia suora ove moviamo i passi
Avrem la tomba, e le nostr' ossa andranno
Sparse per questi bronchi e questi sassi.

E forse avvolti nel funereo panno,
Pianti dal bronzo che laguando vassi
Sarem sotterra al ritornar dell' anno.

NAPOLEON SAVONE.

LA NUIT DES MORTS.

A MA SOEUR.

SONNET.

Écoute, Glicère, comme cette nuit est triste!
Écoute le glas des morts; il nous appelle à vi-
siter les cendres muettes des trépassés qui gi-
sent dispersées dans ce cimetière.

Regarde, là, dans ce temple éclairé par une
lampe lugubre, des chrétiens agenouillés sur
les tombeaux; ils prient pour le repos des morts.

Oh! nous aussi, ma sœur, nous aurons ici
une tombe où nous marchons maintenant, nos
ossements seront dispersés parmi ces broussailles
et ces pierres.

Et peut-être qu'au retour de l'année nous
serons aussi enveloppés dans un suaire, tan-
disque cette cloche plaintive pleurera sur nos
dépouilles.

NAPOLEON SAVONE.

CATHERINE,

ÉPISODE DE 1815.

Au cœur des Vosges, en avançant vers
le Valdajol, se trouve une délicieuse petite
vallée dans laquelle on descend par une
route assez large, en venant d'Épinal. En-
tourée de hautes montagnes, dont la chaîne
va rejoindre le Donon, cette vallée se ré-
trécit à son extrémité et semblerait sans
issue, si une traînée de lumière ne faisait
découvrir un étroit défilé, creusé par la
nature, dans le flanc de l'une de ces mon-
tagnes; ce défilé conduit le voyageur, à

travers des détours sinueux et grimpants,
jusqu'à une prairie verdoyante, qu'un
étroit ruisseau coupe en serpentant, à
demi caché sous l'herbe et les fleurs.

Dans cette vallée se cache aussi un gen-
til village, Velles, aux maisonnettes blan-
ches et coquettes; mais si petite est son
importance, que vous ne la trouverez pas
sur la carte des Vosges. Là vivait Raim-
bault, riche fermier, ayant les plus beaux
troupeaux du pays, la plus grande maison

du village, et deux enfants, ses trésors, son bonheur : Catherine et Jean.

Jean avait quinze ans; joyeux enfant, brave, hardi, esprit aventureux. Jean jetait toujours un regard de convoitise au delà des monts, qui semblaient le séparer du reste du monde. Au moindre bruit retentissant de ce côté, il y courait. Souvent il avait risqué de se rompre les os pour regarder quelque lourde patache, cahotant sur la route rocailleuse un propriétaire de la ville voisine, ou un brave curé en tournée... Alors, Jean était heureux; il avait vu quelque chose qu'il ne voyait point à Velles.

Catherine avait seize ans. Les femmes du village disaient qu'elle ressemblait à l'image de la Bonne-Vierge qu'un peintre, qui était venu chercher la santé dans cette vallée, avait donnée à leur église; tableau merveilleux qu'on dit être signé du nom de Gros. Catherine était belle, elle était riche... cependant, lorsqu'elle allait le dimanche à la messe, vieillards, femmes, enfants la saluaient, en arrêtant sur elle un regard de pitié, et ils disaient : « Quel dommage ! »

Hélas ! c'est que Catherine était muette.

Un hiver rigoureux avait amené des loups jusqu'à la maison de Raimbault; la petite Catherine avait alors cinq ans; croyant voir des chiens, elle s'était laissé approcher par eux, lorsqu'un de ces animaux, la prenant par le bras, se mit à l'emporter à travers la cour de la ferme. L'enfant poussa des cris perçants; ils furent entendus d'un jeune garçon qui revenait de la chasse; c'était Robert, le fils d'un riche voisin. Il prit si bien son temps que, comme le loup passait entraînant sa proie, il lui tira un coup de fusil qui lui cassa les deux pattes de derrière. La pauvre Catherine, effrayée du péril qu'elle venait de courir, roula par terre avec son ennemi... et quand elle fut ramenée à la maison de son père, elle ne parlait plus.

C'était un grand malheur sans doute,

mais l'enfant s'y était résignée; jamais le regret de ne pouvoir, comme tout le monde, échanger ses pensées, n'avait altéré l'admirable douceur de son caractère. Douée d'une rare intelligence, lorsqu'elle écoutait les causeries du foyer, les impressions qu'elle en recevait se reflétaient sur sa physionomie mobile. Voulait-elle rendre à son tour ses idées, l'animation de son joli visage, son geste rapide les traduisaient avec une singulière éloquence, et son père et son frère se trompaient rarement sur ce qu'elle voulait exprimer. Depuis trois ans que sa mère était morte, elle avait été mise à la tête de la maison. Le sourire toujours aux lèvres, active et vigilante, elle était comprise et obéie; tout marchait avec un ordre parfait; nul n'aurait songé à se soustraire à cette charmante domination. Jean, tout étourdi qu'il était, se soumettait à la volonté de sa sœur, tant il craignait de voir un nuage sur ce doux visage. Son père, lui-même, n'agissait que selon les désirs de Catherine, et jamais cet ange du foyer domestique n'abusait de son autorité.

Robert, depuis qu'il avait sauvé la vie à Catherine, l'entourait chaque jour de ses soins; il la portait dans ses bras pour traverser les ruisseaux; et cherchait à deviner dans ses yeux le moindre de ses désirs, afin de l'accomplir bien vite. Ils s'étaient peu à peu habitués à n'avoir pas une pensée qui ne se rapportât à sa chère muette; elle-même avait fini par compter en toutes choses sur Robert. Formait-elle un vœu, c'était à lui qu'elle l'expliquait de son geste simple et expressif; avait-elle une souffrance, c'était près de lui qu'elle se réfugiait, et posant sa jolie tête sur l'épaule de son ami, elle s'y endormait doucement. Il restait alors immobile, souvent une heure entière, pour ne point troubler le repos de sa petite protégée. Enfant, il était tout fier de cette protection qu'il accordait à plus faible que lui; en grandissant, cette sainte amitié prit plus de force encore;

puis, devenu homme, il sentit que cette double vie de protection et de dévouement serait pour lui douce et heureuse. Sans Catherine, il se fût senti isolé et triste ; il eût été jaloux, s'il avait vu qu'un autre lui prodiguât des soins et le remplaçât auprès d'elle ; aussi, sans s'effrayer de cette infirmité, qui n'en était pas une pour lui, puisqu'il comprenait si bien Catherine, il songeait à en faire la compagne de sa vie.

Ce fut donc sans crainte qu'il alla demander la main de Catherine.

Raimbault hésita par délicatesse.

« Avant de faire cette démarche, as-tu réfléchi, Robert, lui dit-il, as-tu songé au malheur de ma pauvre enfant ? »

— Père Raimbault, répondit le jeune homme, voilà onze ans que je ne m'occupe que de Catherine ; sans Catherine je ne saurais plus quel but donner à ma vie.

— Mais si plus tard tu allais regretter...

— Vous savez bien, père Raimbault, que, quand tous mes amis allaient aux fêtes ou à la ville y chercher des plaisirs, je refusais de les accompagner pour rester près de Catherine. Croyez-vous qu'une affection si sainte puisse s'éteindre un jour?... C'est donc mon bonheur à venir que je viens vous demander. »

Raimbault aimait Robert ; sans oser l'espérer, il avait désiré vaguement cette union, car il savait que Catherine serait heureuse avec ce noble jeune homme.

« J'y consens, » répondit-il en lui serrant la main.

Quant à la pauvre muette, elle le confondait dans son affection avec son père et son frère, et n'avait jamais songé qu'il lui fût possible de vivre séparée de l'un d'eux. Aussi, quand Raimbault lui demanda si elle voulait épouser Robert, elle réunit leurs mains à tous trois et les plaça sur sa poitrine, pour leur exprimer qu'ils étaient ainsi réunis, dans son cœur, et qu'en eux elle avait mis toutes ses espérances en ce monde.

Lorsque le bruit de ce mariage se répan-

dit, quelques amis de Robert le plaisantèrent, en lui disant qu'il ne prenait femme muette que pour n'avoir pas de querelles dans son ménage.

« Si je prends femme muette, répondit Robert, c'est que je n'ai jamais trouvé de cœur plus aimant et plus reconnaissant que celui de Catherine ; c'est que son père vieillit et peut mourir ; c'est que son frère, bon, mais insouciant, rêvant sans cesse voyages et aventures, se fera soldat, et qu'elle restera seule au monde. Si elle était ma sœur, je me serais dévoué à son existence ; elle n'est pas ma sœur, elle sera ma femme. »

On était alors à cette désastreuse époque où l'étranger vint mettre le pied sur notre belle terre de France. En 1815, les Vosges se ressentirent de la secousse qui semblait ébranler le monde. Ses habitants simples et purs, que les passions politiques ne pouvaient atteindre, s'étaient émus des malheurs qui menaçaient la patrie. Jean, le frère de Catherine, malgré sa jeunesse, s'irritait de son inaction, lorsqu'il savait que tant de braves versaient leur sang pour le pays ; il aurait voulu, lui aussi, aller donner sa vie, et prendre sa part de gloire ; mais il n'osait quitter sa sœur et son père, et il se dit : « Je partirai quand Catherine sera mariée. »

Raimbault, de son côté, livré aux inquiétudes causées par ces bruits de guerre, voulait attendre pour marier sa fille que la France fût plus calme : « Mais, disait Robert, qui sait ce qui arrivera, père Raimbault ? peut-être que, garçons ou mariés, il nous faudra tous prendre les armes. S'il m'arrivait malheur... eh bien, je serais heureux de penser que je laisserais mon nom à Catherine et qu'elle aurait le droit de me pleurer. »

Raimbault céda, et le jour du mariage fut fixé.

Quand ce jour arriva, il y eut grande joie dans la vallée ; tous les habitants aimaient Catherine et Robert, tous voulaient

apporter leur offrande et leurs vœux aux jeunes époux.

Cependant, un peu d'inquiétude se lisait sur ces visages francs et ouverts. Les armées étrangères s'avançaient sur le territoire sacré de la patrie. Déjà de braves citoyens avaient commencé cette guerre de partisans où se firent tant d'actions d'éclat, admirées de quelques-uns et perdues pour la postérité. A chaque instant on s'attendait à voir les ennemis pénétrer dans la vallée. Le murmure du vent faisait pâlir les femmes et tressaillir les hommes prêts à s'armer pour aller défendre leur famille et le toit de leur père.

Il était huit heures du matin, les parents et les amis se trouvaient rassemblés dans une grande salle basse de la maison de Rimbault ; la mariée, ni son frère n'avaient point encore paru. Une heure auparavant, la muette, le front ceint de sa blanche couronne, était venue dans la chambre de son père, elle s'était agenouillée devant lui, et il l'avait bénie en lui disant :

« Que Dieu te bénisse aussi, ma Catherine ! qu'il te fasse heureuse, toi, la joie et le bonheur de mes vieux ans ! »

Puis, il l'avait suivie d'un regard attendri, lorsqu'elle était sortie, se dirigeant vers le jardin, qu'elle traversa pour gagner le cimetière ; car il avait deviné qu'elle allait, la pieuse enfant, à la tombe de sa mère, pour lui demander aussi sa bénédiction.

Tous les invités étaient arrivés, Robert en tête, et Rimbault avait bien assez de peine à répondre à toutes les félicitations, moitié fâché, moitié riant, de ce que Jean n'était pas là pour l'aider à faire les honneurs de la maison.

Mais Robert s'affligeait de ne pas voir paraître sa fiancée.

« Un peu de patience, disait le bon père, elle va venir ; un ruban qui n'allait pas bien, peut-être... Dam ! un jour comme celui-ci, un petit grain de coquetterie est bien permis. »

Pourtant l'heure passait et Catherine ne

paraissait pas. Les jeunes filles, impatientes, allèrent la chercher dans sa chambre et poussèrent un cri de surprise : la chambre était vide !

Rimbault, suivi de Robert, courut au cimetière, craignant qu'il ne fût arrivé quelque malheur à son enfant.... Catherine n'était point à la tombe de sa mère.

Tous deux revinrent à la ferme, dans l'espoir d'y retrouver Catherine ; mais de nouvelles inquiétudes les y attendaient... Catherine n'était point revenue, et Jean était toujours absent.

La consternation devint au comble.

Tout à coup la porte s'ouvrit brusquement et Catherine parut... Une pâleur mortelle couvrait ses traits. Sa robe de mariée était souillée de poussière, son front était mouillé de sueur.

Un cri de stupeur accueillit son entrée. Robert s'élança vers elle ; la pauvre enfant, haletante, s'appuya sur le bras de son fiancé ; ses yeux se fermèrent un moment comme si elle eût été au bout de ses forces. Puis, se redressant aussitôt, par ses gestes rapides et multipliés elle chercha à raconter quelque fait étrange, en indiquant le point de la vallée où finissait le cimetière, et où s'ouvrait l'étroit défilé qui conduit à la plaine.

Chacun se regardait avec anxiété, car nul ne comprenait la pauvre muette. Catherine, désespérée, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel, semblait lui demander de lui rendre la parole, ne fût-ce qu'un instant, dût-elle la perdre encore. Enfin, s'avançant vers son père, d'un geste, elle lui montra le cimetière, s'agenouilla pour indiquer qu'elle avait prié ; puis, qu'elle avait tressailli en entendant un bruit lointain ; qu'alors elle avait marché du côté du défilé. Elle indiqua ensuite, en touchant le sac de chasse de son frère, qu'elle l'avait aperçu gravissant le sentier ; que, présument un danger pour lui,

elle avait couru, afin de le ramener. Elle feignit alors de se cacher, et, le cou tendu, de regarder devant elle.... Arrivée à ce point de son récit mimé, la multiplicité de ses gestes empêcha de nouveau de les comprendre; mais la terreur, les angoisses qu'exprimait sa physionomie, di-

saient assez qu'un grand malheur était arrivé, ou menaçait le village.

Catherine, voyant qu'elle n'était pas comprise, s'élança vers le fusil de son père, le détacha de la cheminée, le mit aux mains de Robert, et, par ses gestes, montra tous les hommes pour qu'ils s'armassent aussi.



« L'ennemi est de l'autre côté de la montagne ? s'écria Robert.

Catherine répondit oui, par un signe de tête rapide et répété.

— Et ton frère est tombé entre ses mains ?

— Oui, oui, fit la pauvre enfant avec désespoir.

— Oh ! je comprends tout ! s'écria le vieux Raimbault. Jean aura entendu la fusillade, il aura voulu savoir, l'imprudent enfant, ce que nous avions à craindre.

Aperçu par l'ennemi, il aura été pris ! Ah ! courons délivrer mon pauvre Jean ; courons défendre notre vallée, car, pour nous surprendre, l'ennemi va venir par le défilé. Mais si nous arrivons à temps, il n'y pénétrera pas. »

En un instant, tous les hommes valides furent armés de fusils, de haches, de fourches, puis ils se mirent en marche, Raimbault et Robert à leur tête, Catherine leur servait de guide.

Elle portait encore sa couronne, la

pauvre enfant ; dans son trouble, elle n'avait point songé à l'ôter. Robert la regardait avec inquiétude, il aurait voulu qu'elle restât au village, mais elle s'y était obstinément refusée. Tout ce qu'elle aimait allait s'exposer à la mort, les angoisses de l'attente et de l'incertitude l'auraient fait mourir. Robert voulait au moins qu'elle restât derrière la petite troupe ; mais Catherine songeait à son frère, et craignant qu'on n'arrivât trop tard pour le sauver, voulait aller devant, afin de précipiter leur marche et d'accélérer ainsi celle des villageois.

Arrivée au défilé, la fiancée mit un doigt sur ses lèvres pour imposer silence à ceux qui la suivaient. La courageuse enfant s'engagea la première dans ce chemin étroit où deux personnes pouvaient à peine marcher de front. Ses petits souliers blancs se déchiraient aux rocailles du sentier, ses pieds s'ensanglantaient ; elle ne sentait rien, elle songeait à son frère, mort... peut être !

Le défilé montait d'abord, et redescendait ensuite tortueusement entre deux hautes roches à pic. Après une demi-heure de marche pénible, Catherine, son père et Robert débusquèrent sur un plateau, assez large, et se trouvèrent en face de la plaine, qu'ils virent occupée par un régiment prussien.

Raimbault frémit. Comment espérer, en si petit nombre, lutter victorieusement contre cette phalange armée ?... Un pan de rocher les dérobait encore aux yeux de l'ennemi, ils pouvaient l'observer et préparer leur défense.

Pour arriver au plateau qu'ils occupaient, il fallait que les Prussiens gravissent un sentier presque à pic. Le plateau devenait donc une petite forteresse qu'il fallait en quelque sorte prendre d'assaut ; c'était sur les avantages de cette position que les habitants de Velles comptaient. Ils n'avaient pas besoin de connaître la stratégie pour se défendre. Chaque soldat qui

gravirait le sentier devait être renversé, et arrêter ainsi ceux qui auraient l'audace de le suivre.

Tous les paysans, arrivant un à un, se pressèrent pour que le plus grand nombre pût tenir sur le plateau. Ceux qui avaient des fusils se placèrent au premier rang, les autres restèrent derrière, quelques-uns armés de haches commencèrent à arracher des pierres du roc, pour les faire rouler sur les assaillants, si les armes à feu ne suffisaient plus.

De leur côté, les Prussiens se dirigeaient silencieusement vers ce point presque inaccessible d'où l'arrivée de Jean leur avait révélé le passage. Ils s'étaient emparés du jeune homme pour l'empêcher d'aller porter l'alarme dans le village, dont ils comptaient surprendre les habitants.

Un guide marchait devant eux, les mains liées, et tenu en respect par deux canons de pistolets tournés contre sa poitrine, le menaçant de mort s'il faisait un mouvement pour fuir ou s'il poussait un cri pour avertir ses frères.

Ce guide, c'était Jean.

Raimbault avait pâli en reconnaissant son fils... Le premier coup de feu qui devait accueillir les Prussiens devait aussi le frapper. Ceux qui avaient pu se grouper autour du fermier comprirent ses angoisses et se regardèrent avec stupeur. Catherine avait tout deviné ; elle retenait fortement le bras de son père, comme si elle eût retenu ainsi le bras de chacun de ces hommes, qui avaient à défendre leurs femmes, leurs enfants, leurs champs et leurs demeures... Jean devait être sacrifié.

L'ennemi approchait, et le roc cessa de cacher les Français retranchés sur leur forteresse naturelle. En les voyant, les Prussiens poussèrent un hurra sauvage, et s'avancèrent, présentant comme un bouclier la poitrine de Jean. Les habitants de Velles hésitaient et demeuraient immobiles. Catherine, respirant à peine, les dévo-

rait du regard, frémissant à la pensée qu'une de leurs balles pouvait tuer son frère.

Cependant les Prussiens gravissaient le sentier, tout était perdu si on les laissait arriver au plateau... Ils n'en étaient plus qu'à trois longueurs de fusil :

« Tirez ! mes amis ! cria Jean, et, vive la France ! »

Les Prussiens lâchèrent leurs deux coups de pistolet sur le jeune homme..... Il était mort.

Raimbault chancela, et tomba à genoux. Catherine, pâle, égarée, se tenait près de son père ; Robert, d'un mouvement rapide, la repoussait derrière le roc qui pouvait lui servir d'abri, lorsque retentit une double fusillade : l'une venant de la plaine, et l'autre du plateau..... Dès que la fumée se fut dissipée, on put voir que tous les Prussiens qui s'étaient engagés dans le sentier roulaient pêle-mêle, blessés ou morts et que les balles ennemies, au contraire, étaient venues, la plupart, frapper le flanc du rocher ; tous les hommes de Velles se montraient debout... une seule victime gisait à terre : c'était Catherine... une balle l'avait frappée au front.... elle tendait ses bras vers Robert, et mourait victime de son dévouement de sœur, de fille et de Française.

De ce moment, ce fut avec une rage douloureuse que les habitants de Velles accueillirent l'ennemi. Tous les soldats qui essayaient de gravir le sentier tombaient, soit sous les balles des braves Vosgiens, soit sous les pierres détachées du roc. Pendant une heure, ce fut une lutte acharnée, sanglante ; pendant une heure, une poignée d'hommes mal armés tint en échec tout un régiment Prussien.

Mais la poudre manquait ; les haches s'étaient émoussées sur le roc et menaçaient de ne plus rendre de nouveaux services. Cependant il fallait arrêter l'ennemi, ou craindre ses représailles.....

Tout à coup, un officier prussien, monté

sur un cheval noir, traversa rapidement la plaine. Il apportait au colonel un ordre du général qui rappelait ce régiment et l'envoyait sur un autre point.

Le régiment se rassembla à la hâte, et abandonna le champ de bataille, où il laissa bien des morts.

Jusqu'à ce que le dernier Prussien se fût éloigné, les habitants de Velles demeurèrent en observation. Puis, quatre d'entre eux, relevèrent le corps de l'infortuné Jean, deux autres portèrent celui de Catherine, pauvre fille ! dont le linceul était une robe de noce, et reprirent lentement le chemin du village.

Hélas ! il n'y eut ni chants de victoire ni cris de vive la France ! C'était un triste et lugubre cortège qui redescendait dans la vallée, escortant le corps des deux enfants que toute une population allait pleurer ; deux hommes suivaient plus malheureux, plus à plaindre que ceux qui n'étaient plus..... Raimbault et Robert.

Deux tombes furent ouvertes dans le cimetière ; dans l'une Catherine fut déposée avec sa parure de noce, avec sa blanche couronne que le sang avait souillée. Son frère reposa dans l'autre.

Les Prussiens ne revinrent pas à Velles. La petite vallée, cachée à tous les regards, échappa aux désastres de la guerre. L'orage passa, la paix revint, deux douleurs survécurent à tous ces événements. Pendant longtemps on vit chaque soir un vieillard, appuyé sur le bras d'un jeune homme, se diriger vers le cimetière : ils allaient prier sur les tombes de Catherine et de Jean. Puis un jour, le jeune homme s'y rendit seul, plus triste et plus accablé. C'est qu'une troisième tombe s'était ouverte près de celles des deux enfants : la tombe de leur pauvre père.

Depuis, Robert a toujours continué son triste pèlerinage de chaque jour, et le deuil de son cœur n'a jamais cessé.

M^{me} CLÉMENCE LALIRE.

LE PRIX DE LA VIE.

JOURNAL D'IRÈNE DE CLUSERAYE.

Paris, 1^{er} janvier 1847.

Voici la journée finie... Oh! que je me suis ennuyée! c'était cependant ce que l'on appelle un beau jour, un jour heureux, un jour de loisir, un jour de présents, de visites et de félicitations. Rien de tout cela ne m'a manqué, et malgré tant de bonheur, je me suis ennuyée à mourir.

Il est vrai, j'ai eu un bon moment en embrassant mon père et ma tante; mais après, sont venus les parents et les vieux amis, les compliments et les boîtes de bonbons, les albums et les livres de morale, reliés en veau et dorés sur tranche, les coffrets et les petits bijoux, les boîtes à ouvrage, maussades comme un sermon, et les valse, les mazurkas, perfides comme une tentation. J'étais là, la tête vide et les mains pleines, saluant, souriant, grimaçant, cherchant en vain une idée dans mon cerveau, un sentiment dans mon cœur. Stéphanie et Odille me di-aient, en voyant les présents entassés sur la table : « Que tu es heureuse! » Est-on heureuse quand on ne se sent pas vivre?

12 janvier.

J'ai essayé aujourd'hui d'exprimer à ma tante l'ennui que me cause toute chose et la langueur qui me poursuit au milieu de ce que l'on appelle les biens de la vie. Sortant de sa tranquillité coutumière, elle m'a regardée avec un étonnement qui m'aurait fait rire si j'avais eu moins envie de pleurer.

« Tu t'ennuies! me dit-elle, eh bien, travaille.

— A quoi bon? je ne puis rien faire d'utile.

— Demande à ton père de te mener dans le monde.

— J'y vais assez; je sais par cœur bals, concerts et soirées.

— Prie-le de te faire faire un voyage aux prochaines vacances du palais.

— Ah! ma tante, les voyages m'excèdent: de la poussière, des grandes routes, des chambres d'auberge, et puis, des points d'exclamation de commande devant les cascades et les vieux clochers... c'est toujours la même chose, avec la fatigue de plus. »

Ma tante me regarda d'un air sérieux et dit :

« Prie le bon Dieu, Irène, car tu n'es pas en bonne disposition. »

Ce fut tout. Ah! si j'avais encore ma mère, elle me comprendrait mieux!

23 janvier.

Ce soir un bal, demain un dîner. Au bal, les mêmes propos vides; au dîner, les mêmes propos pédants. Qu'est-ce qui est le plus ennuyeux, de la coquetterie ou de la politique? Ma robe est bien jolie, mais j'ai eu tant de jolies robes! qu'est-ce que cela prouve?

27 janvier.

J'ai lu ce matin des vers charmants, je veux les copier ici.

Elevée aux douceurs d'une paix mensongère,
Soudain je vois des fleurs, une écharpe légère,
Et des rubans d'azur, et des parures d'or,
Que le soleil rendait plus brillantes encor,
Et ma robe de bal aux rideaux suspendue!
Et voilà ma jeunesse à ses ennuis rendue!

.....
Que je hais de ces soins l'importance futile!
.....
Que je hais ces beaux ans follement enviés,
Et tous ces vains plaisirs si souvent expiés (1)!

Ces vers semblent faits pour moi. Tout ce qui plaît aux autres, travaux et plaisirs, me pèse et m'ennuie; je ne me sens bonne à rien; ceux que j'aime n'ont pas besoin de moi : ma tante est absorbée par mille petits soins domestiques, mon père par ses travaux du barreau, et comme je suis très-sédentaire, qu'il me trouve toujours prête, le soir, à chanter les romances et à jouer les airs qu'il aime, il est, je crois, content de moi. Ah! je voudrais bien pouvoir aussi en être contente!

4 février.

Voici un jour qu'il faudrait marquer avec des pierres blanches, comme aurait dit notre vieux professeur d'histoire romaine. Je me suis amusée! oui, vraiment, et je veux consigner la mémorable histoire qui en est la cause. Ce matin, mon père m'avait quittée en m'embrassant, j'étais restée dans le petit salon du rez-de-chaussée, et après avoir essayé mes pinceaux, je m'étais, toute réflexion faite, assise à mon métier, pour y joindre quelques points de plus à une éternelle tapisserie, rivale de celle de Pénélope. Tout à coup, une ombre tomba sur mon ranevas, je levai les yeux... et je vis, devant la fenêtre qui donne sur la cour commune de l'hôtel, une jeune fille, une jeune ouvrière, arrêtée et plongée dans une espèce de contemplation. Or, derrière cette fenêtre, l'on a formé un cabinet, avec des glaces sans tain, et cette petite serre, échauffée par des bouches de chaleur, renferme un buisson de fleurs éclatantes; c'étaient ces belles fleurs, ce parterre éclos au milieu des glaces d'un si rigoureux hiver, qui fixaient l'attention de la jeune fille. Elle

regardait les camélias incarnats et blancs, les amaryllis, les bruyères, les cactus, les asters, avec des yeux pleins d'envie, et je vis quelques larmes rouler rapidement sur ses joues un peu maigres, que le froid colorait d'une vive nuance. Je n'y tins plus, j'ouvris la fenêtre et je dis :

« Mon Dieu! mademoiselle, qu'avez-vous donc? »

Elle tressaillit, recula, et répondit avec un air de modestie qui me gagna le cœur :

« Je vous demande mille pardons... je suis indiscrete... je vais... »

Et elle allait se retirer.

« De grâce, mademoiselle, lui dis-je, restez, ou plutôt, entrez; il fait un froid glacial. »

Courant aussitôt à l'antichambre, qui ouvre sur cette même cour, je pris la jeune fille par la main, et la fis entrer... tout cela, en deux secondes.

Alors je la vis de plus près : elle est de mon âge, dix-neuf à vingt ans, une figure intéressante et modeste, qui serait jolie si les veilles n'en avaient détruit la fraîcheur. Elle portait une robe de stoff brun, un tablier noir et un petit châle bien râpé. Entrée dans le salon, elle me regarda avec de bons yeux, pleins de franchise, et me dit :

« J'admire vos belles fleurs, mademoiselle, et j'étais un peu triste, parce que je pensais que j'aurais bien voulu avoir aussi quelques fleurs à offrir à ma mère, ce soir, la veille de sa fête... Elle se nomme Agathe.

— Ma mère aussi se nommait Agathe, dis-je encore plus intéressée. Et vous n'avez pas de fleurs?

— Hélas! non, elles sont si chères! il fait si froid! »

Et elle regarda une petite pièce de vingt sous qu'elle tenait à la main.

« Je n'ai pu économiser davantage... il a fallu du bois, de l'huile, une camisole tricotée pour ma mère... Ah! l'hiver est bien dur!

(1) Madame Émile de Girardin, *le Rêve d'une jeune Fille*.

— Consolez-vous, mademoiselle, dis-je, je vais vous faire un bouquet... vous pourrez fêter sainte Agathe.

— Oh ! mademoiselle, ces belles fleurs ?

— Venez choisir.

— Une seule suffit.

— Non, non, il faut tout un bouquet.»

J'ouvris la petite serre, et j'eus bientôt moissonné un charmant bouquet. Je plaçai au centre une rose blanche ; puis autour, des camélias rosés, des bruyères au sombre feuillage, une branche de citronnier, quelques pensées veloutées, et des mimosas couleur d'or.

La jeune fille joignit les mains, elle me remercia avec des yeux mouillés de larmes, larmes joyeuses cette fois, et balbutia :

« Oh ! je ne vous oublierai jamais, mademoiselle... Je vous connaissais bien... mais je ne savais pas que vous fussiez si bonne.

— Vous me connaissiez ?

— Sans doute, mademoiselle, nous habitons cette maison en face. Mon père est ouvrier menuisier, et moi je travaille en linge. Je m'appelle Charlotte Richard.

— Mademoiselle Charlotte, voudriez-vous travailler pour nous ? je parlerai à ma tante...

— Ah ! mademoiselle, que de bontés ! mon père et ma mère seront si contents ! »

Elle était pressée de me quitter, je la laissai aller, mais la scène du matin et l'idée du bouquet de la jeune fille m'ont préoccupée tout le jour. On dirait que j'ai le cœur plus au large.

8 février.

J'ai prié ma tante de vouloir bien envoyer à nos pauvres voisins deux bouteilles de vin et quelques confitures, afin qu'ils pussent passer plus joyeusement les jours gras. Charlotte est venue me remercier. Ne pourrais-je pas faire autre chose pour eux ?

15 février.

Charlotte est venue chercher l'ouvrage

SZIZIÈME ANNÉE, 4^e SÉRIE. — N^o X.

qu'on lui avait promis ; elle avait l'air fatigué, abattu ; j'en ai fait l'observation.

« Vous avez donc veillé ?

— Oui, mademoiselle.

— Pour travailler ?

— Non, mademoiselle.

— Et pourquoi donc ? Votre mère n'est pas malade ?

— Non, mademoiselle, grâce au bon Dieu, mais il y a de pauvres gens...

— Et vous avez veillé un pauvre malade ?

— Oui. »

L'aveu que sa modestie redoutait était sorti de ses lèvres, elle s'enhardit :

« Oh ! mademoiselle, vous qui êtes si bonne, si vous voyiez ce triste ménage ! Il y a sept enfants en bas âge, le père et la mère ; et tout ce monde doit vivre sur les quarante sous que le père gagne chaque jour. La mère est malade, d'épuisement... Elle aurait été très-bien soignée à l'hospice, elle ne veut pas quitter ses enfants, qu'elle surveille en l'absence de son mari. Le bureau de bienfaisance les secourt, mais cet arrondissement est le plus pauvre, les aumônes sont trop petites et les besoins trop grands... Ah ! si vous voyiez cela !

— Je veux le voir ! m'écriai-je. »

Je me sentais toute émue, et je dis à ma tante : « Voulez-vous me permettre d'aller visiter cette pauvre famille ?

— Je le veux bien, Irène ; mais vous n'irez pas aujourd'hui : la journée est trop avancée.

— Charlotte, lui dis-je, vous viendrez me prendre demain ; ma bonne nous accompagnera. »

Il faut donc attendre encore ! mais demain je verrai ces pauvres gens.

16 février.

Je ne l'oublierai jamais, cependant je veux l'écrire pour me retracer à moi-même ce qu'endurent les pauvres, ceux qu'on nous apprend à aimer comme nos frères en Jésus-Christ. Mon Dieu ! quel spectacle ! Ce matin, à neuf heures, je suis

20

partie avec Charlotte et ma vieille bonne. Je suis montée à une mansarde, au haut d'une maison populeuse, véritable tour de Babel, occupée, en bas, par la médiocrité, et qui, passant par toutes les phases de l'indigence, se termine enfin à l'extrême, à l'inénarrable misère, dont je viens d'être témoin. Lorsque nous sommes entrées, le mari était absent; j'ai vu quatre murailles nues, sombres, glaciales; le plafond disjoint, offrait de larges fentes, par lesquelles pénétrait l'air extérieur, si froid et si rigide; l'unique fenêtre avait un carreau de moins, que remplaçait un morceau de papier; on ne voyait dans cette misérable demeure que deux chaises et une mauvaise table; en ce moment, l'âtre était vide, et quelques gros flocons de neige en couvraient les pierres glacées. Dans un coin, sur une paille de toile grise, sans draps, sans oreiller, était étendue une femme, presque un cadavre; on voyait qu'elle vivait, parce qu'elle serrait convulsivement autour de son corps une mauvaise couverture et qu'une toux fréquente déchirait sa poitrine. Auprès d'elle était couché le dernier de ses enfants, âgé de quelques mois. Les autres, à demi vêtus, étaient les uns couchés sur une autre paille ou assis sur le plancher, et grelotaient de froid, pieds nus dans des sabots, dont la seule vue me glaçait jusque dans les os. Charlotte s'approcha de la malade, qui avait les lèvres desséchées par la fièvre, et à qui la fille aînée offrait à boire un peu d'eau à peine dégelée :

« Madame Gertrude, lui dit Charlotte, voici une demoiselle qui vient vous voir. »

La pauvre femme tourna vers moi ses yeux languissants; je ne savais que dire; j'avais honte, honte de ma toilette, quoique bien simple, honte de l'air d'opulence que j'avais apporté au sein de cette pauvreté.

« Bonne femme, dis-je enfin (et le cœur me battait), je veux prendre soin de vous; je vous enverrai un bon médecin, vous aurez des médicaments, nous achèterons

un lit pour vous et quelques habillements pour vos petits enfants...

« Oh ! mademoiselle, dit-elle d'une voix faible et avec un regard navrant, vous seriez cela !... Que le bon Dieu ?... Mes enfants, ils n'ont pas soupé hier soir, et leur père est parti pour son ouvrage sans avoir déjeuné. Il y a sept jours qu'il n'a rien reçu de son maître... mais c'est aujourd'hui jour de paye... et nous aurions bien attendu... »

Elle retomba épuisée. Charlotte m'avait comprise, elle était sortie et revint bientôt avec du pain, du lait et une falourde. Les enfants mangèrent, la pauvre Gertrude but un peu de lait chaud. Je lui serrai la main et je dis : « Ce soir, vous serez mieux. »

Fort de l'approbation de ma tante, j'ai pris tout mon argent, et j'ai mis en campagne Charlotte et ma vieille bonne. Hélas ! mon trésor était bien peu de chose ! Je n'avais que 120 francs, et avec 120 francs, pourtant, j'ai eu un lit complet, un berceau pour le petit enfant, une petite quantité de linge et de vêtements; j'ai payé d'avance le loyer d'un mois et le pain d'une semaine. Le médecin de papa est averti, et ma tante s'est offerte à payer les médicaments. Mais que de choses encore à faire !

Il est minuit ! cette journée a passé comme un songe.

16 février.

Je n'ai presque pas dormi cette nuit; cependant mon insomnie était douce, car je pensais à Gertrude, et je me figurais qu'elle dormait bien dans son nouveau lit, que les petits enfants, nourris et un peu mieux vêtus, dormaient aussi du facile sommeil de leur âge, sur cette pauvre paille qui hier était le seul lit de leur mère ! Je me suis levée à six heures; j'ai rallumé ma lampe, à l'aide de la veilleuse, et je me suis mise à fourrager mes tiroirs. Tout était de bonne prise : je mettais de côté le linge, les morceaux de calicot et de toile pour

faire des chemises; le basin, la mousseline et le taffetas noir pour faire des béguins et des bonnets; les coupons de flanelle et d'indienne pour en tirer des brassières et des petites robes. Charlotte m'aidera à métamorphoser tous ces chiffons en un bon et solide trousseau. Mais, cherchant toujours, je me disais : Ce n'est pas ici pour tant que je trouverai deux lits pour les enfants, des poteries, une petite provision de bois pour l'hiver... Où prendre tout cela ? Je n'ai plus d'argent... Tout à coup, mon portefeuille me tomba sous la main, je l'ouvris et je vis un dessin, presque achevé, représentant une vue du pays de Caux, que mon grand-père aime passionnément. J'ai trouvé ! m'écriai-je, comme Archimède (j'en demande pardon à sa grande ombre). Je fermai mes tiroirs; je m'habillai vite, et profitant des premiers rayons d'un beau jour d'hiver, je me mis à dessiner. Je ne quittai mon œuvre que lorsqu'elle fut achevée, et, sans vanité, ce n'était pas mal. J'envoyai dans la journée à Gertrude un pot-au-feu et du sirop de gomme. A six heures du soir, je descendis au salon, où, de pied ferme, j'attendis grand-papa. Il arriva pour dîner avec nous. Je l'embrassai et lui dis : « Cher père, voulez-vous m'acheter quelque chose ? »

— Eh ! quoi donc ?

— Voyez !

— Ah ! voilà Beaupré, ce vieux château, sa riche ferme ! je me reconnais... Mais c'est très-bien, Irène.

— Grand-papa, il faut l'acheter.

— Tu veux de l'argent ?

— Oui, grand-papa.

— Laissez-la faire, dit ma tante, Irène mendie pour ses pauvres. »

Que ce pronom possessif me fut doux !

« Eh bien ! dit mon grand-père, s'il en est ainsi, je lui donne cinquante francs, et lui promets le double, si elle veut faire, pour mon cabinet, un pendant à ce joli dessin. »

Je le promis, j'étais si contente !... tout me plaisait ce soir.

21 février.

Gertrude va mieux, le ménage s'organise, ils ont quelques meubles et de bons vêtements. Mais une fois les enfants décemment habillés, il devenait urgent de les placer dans une école. Papa s'est chargé des garçons, et avec sa permission, j'ai fait quelques démarches en faveur des filles. Je suis allée chez les bonnes sœurs de la Charité, qui tiennent à la fois un asile et une école primaire, afin de confier à leurs soins, suivant les proportions d'âge, Sophie, Louise et Marianne. Elles m'ont fait voir, avec une prévenance aimable, ces classes où s'écoule leur vie modeste, où elles servent de mères à toute une génération d'enfants qui, sans elles, seraient abandonnés. Je m'avisai de demander à l'une des sœurs, jeune fille qui cachait sous sa coiffe de lin un angélique et gracieux visage, si elle ne s'ennuyait jamais.

« M'ennuyer ! dit-elle, le moyen ? Tous nos moments sont réglés, et depuis quatre heures du matin jusqu'à neuf heures du soir, chaque instant amène avec lui son occupation, son devoir. Nous nous plaignons parfois de manquer de temps.

— Est-ce possible ? les heures sont si longues !

— Oui, répondit sa compagne plus âgée, mais la vie est si courte ! Les moments vous semblent longs, mademoiselle ; pourtant, jetez un regard en arrière, et voyez avec quelle rapidité s'est écoulé le temps qui sépare votre enfance de votre jeunesse ! »

J'en convins, et saluant les bonnes sœurs, je sortis en pensant à cette vie, dont la brièveté nous afflige et dont jusqu'ici j'ai fait un si triste emploi.

22 février.

Tous les enfants sont à l'école ; j'ai envoyé aux sœurs de la Charité de vieux jouets, des images et quelques bonbons pour les pauvres petits de l'asile. Je ne

vois plus rien maintenant, ni restes d'étoffes, ni desserte de la table, sans songer à en tirer parti pour mes pauvres.

15 mars.

J'écris bien peu maintenant, j'ai des affaires. Oui, vraiment. Charlotte, qui connaît tous les pauvres du quartier, m'amène tantôt une triste veuve, dont les mains ne suffisent pas à gagner le pain de ses enfants; tantôt une mère de famille, dont le mari ou les enfants sont malades; tantôt une vieille infirme, seule au monde, et dont les besoins sont aggravés encore par la tristesse et l'abandon. Alors il faut des layettes, des jupes et des bas pour tous ces pauvres affligés; il leur faut aussi du bouillon et du vin que ma tante m'accorde de bien bonne grâce. Je travaille presque toute la journée pour mes clients, et lorsque la pendule sonne l'heure que j'ai marquée pour l'étude, je goûte une jouissance infinie dans l'entretien d'un bon livre; mon piano, mes pinceaux ne m'ennuient plus, et loin de regarder ces études comme un fardeau, je les aime, comme mon plus cher délassement. Mon bon père a l'air content de moi: hier, je lui rendais compte de l'emploi de ma journée; il me regarda et me dit gravement, en me serrant la main:

« C'est bien! ma fille. »

Ce mot m'est allé au cœur. Tout à coup, il m'a dit :

« Tu ne t'ennuies donc plus ? »

Je me suis sentie rougir. C'est vrai, je m'ennuyais autrefois, égoïste que j'étais!

On s'ennuie lorsqu'on ne vit que pour soi; il est impossible de s'ennuyer lorsqu'on vit pour les autres.

13 avril 1843.

Voici un jour grave, un beau jour dont je veux garder la mémoire. Je me suis approchée de la Sainte-Table, et lorsque

j'eus reçu Jésus-Christ dans mon cœur, je me suis sentie pressée de lui dire que, pour l'amour de lui, je voulais toujours aimer mes parents, leur obéir et secourir les pauvres, jusqu'à la fin de ma vie. J'ai été entendue, et mon ange gardien a inscrit cette promesse dans les cieux. Si j'y suis fidèle, j'entendrai un jour cette douce parole : *Venez ! les bénis de mon père, venez posséder le royaume qui vous est préparé. J'ai eu faim, vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, vous m'avez donné à boire ; j'ai été nu, vous m'avez revêtu* (1). Oh ! que la vie est courte pour accomplir tant de devoirs et acquérir de si grands biens !

En sortant de l'église, j'ai acheté une statuette de la Sainte-Vierge, que j'ai placée dans ma chambre, et sur le socle j'ai écrit ces mots : *Vous serez toujours contente le soir lorsque vous aurez utilement employé votre journée. C'est l'Imitation qui le dit ; cette maxime sera désormais ma règle de conduite, et Marie m'aidera à la pratiquer.*

1^{er} mai.

Mon père m'a parlé ce matin de mon mariage avec mon cousin Horace. Son choix me guide; sa volonté est la mienne, et je lui obéis d'autant plus volontiers, que je sais que M. de Cluseraye a une âme charitable, éclairée et vraiment chrétienne. Nous vivrons tantôt à Paris, tantôt à la campagne, et partout, je l'espère, nous ferons quelque bien et nous serons heureux. Charlotte me suivra; elle m'est bien chère, car, après Dieu, c'est par elle que j'ai connu la valeur du temps, de la fortune... enfin, *le prix de la vie!*

M^{me} EVELINE RIBBECOURT.

(1) Matt. ch. XXV.

LES DEUX BOURDONS.

Jusqu'aux tours de Notre Dame
Une mouche un jour vola.
Qu'allait-elle faire là ?
En bourdonnant une gamme,
La voici qui, sans façon,
Sous la grosse cloche, entonne
Ce monologue : « Eh ! garçon,
Par mon dard ! mais je me pense
En pays de connaissance.
N'êtes-vous pas un Bourdon ?
Oui, c'est le nom qu'on vous donne :
Bourdon suis-je aussi de nom,
Et ma famille bourdonne
Depuis les plus anciens temps.
Vous bourdonnez : donc, j'imagine
Que nous devons être parents,
Ayant tous deux même origine.
La différence entre nous,
Est que, moi, je suis d'épée,
Et vous d'église. Ainsi selon ses goûts
Chaque nature est occupée.
Eh ! vous ne dites rien, mon cher ?
Il ne faut pas faire le fier ;
Car, d'après ce qu'on répète,

Vous êtes un peu girouette,
Ayant bourdonné, que je croi,
Et pour la ligue et pour le roi,
Suivant le saint et la fête :
Comme bien d'autres, ma foi !
Mais ne parlons pas politique ;
Cela m'agace, et malgré moi je pique.
Bon ! vous faites le réservé !
Allons, adieu, grand bien vous fasse !
Vous voyant en si haute place,
Je vous croyais mieux élevé.
Quand je vous fais une visite,
Il semble que cela mérite
De votre part accueil meilleur,
Et que je vous fais quelque honneur.
Vous croyez-vous de plus grande volée,
Sur la foi de votre sonneur,
Par hasard, que la gent ailée ?
Ah ! je ne manquais pas de cousins, Dieu merci,
Avant d'en venir voir ici ! »
Il n'avait pas fini sa phrase,
Que le battant, en s'ébranlant, l'écrase.
MARQUIS DE VARENNES.

Simplex Fables.

REVUE DES THÉÂTRES.

Jeanne Mathieu, ou Être aimé pour soi-même, comédie-vaudeville en un acte,
par M. N. Fournier.

La scène se passe dans une salle commune d'un modeste hôtel.

M. Néraudot, riche banquier de Paris, est veuf, et père d'une belle jeune fille, nommée Jeanne, qu'il voudrait marier à César Mercadet, fils d'un de ses amis, fabricant à Châlons-sur-Marne; mais Jeanne l'a refusé, comme tous les partis qui se sont présentés jusqu'alors; elle veut être aimée

pour elle-même, et ces prétendants ne s'adressaient qu'à l'héritière du banquier millionnaire. Fatiguée d'entendre les mêmes compliments exagérés sur sa beauté, sur ses talents, doutant d'elle, et ne sachant pas même si elle est jolie, elle propose à son père d'aller au Tréport; là, ils ne sont point connus: il prendra le nom de M. Mathieu, petit marchand retiré; et elle, sera une artiste qui vient aux bains de mer pour sa santé, et travaille pour défrayer ses frais de voyage; Jeanne espère savoir ainsi à quoi s'en tenir sur sa valeur personnelle.

M. Néraudot a consenti à cette idée bizarre, il veut en profiter pour faire réussir le mariage qui lui tient au cœur. Il a écrit à son ami Mercadet de lui expédier son fils au plus tôt, l'a prévenu qu'il avait changé de nom, et l'a prié d'en changer à son tour. Il espère que, se présentant sous un nom inconnu, César, qui est le lion de Châlons-sur-Marne, plaira à Jeanne, et que Jeanne se voyant, quoique pauvre, recherchée de César, consentira à l'épouser, car elle croira qu'il l'a aimée pour elle-même. Cependant, deux choses contrarient le banquier : il ne sait pas sous quel nom se présentera César Mercadet, et il ne l'a jamais vu.

Jeanne avait deviné juste; les hommages, les louanges qu'elle recevait à Paris n'étaient adressés qu'à sa fortune; car depuis six jours qu'elle est au Tréport, les baigneurs ont été tout simplement polis avec elle; elle n'a fait qu'une conquête, celle d'un petit gardeur de bœufs, qui s'est écrié en la voyant : « Le beau brin de fille ! » Mais ce mot lui a fait plus de plaisir que toutes les galanteries de ses polieurs.

Jeanne était près de la fenêtre, à dessiner un des points de vue, lorsque Bastien, le domestique de l'hôtel, apporte une malle. M. Néraudot s'informe du nom du voyageur, Bastien l'ignore; c'est, dit-il, un joli garçon, l'air franc, ouvert. « Serait-ce notre prétendant ? se demande le banquier, qui regarde sur la malle... C'est lui ! s'écrie-t-il; l'imprudent a mis son nom sur cette carte. » Il l'arrache. En ce moment Bastien vient dire qu'il sait le nom du voyageur : Ludovic Saunier, artiste peintre. « Ah ! il se fait appeler Ludovic Saunier, se dit M. Néraudot; ce pseudonyme me plaît par son air naturel. Et ma fille qui ne se doute de rien ! quelle bonne rouerie !... »

Ludovic entre en paletot de voyage, son album sous le bras. « Prenez donc garde à cette malle, » dit-il à Bastien, qui l'emporte pour la déposer au n° 8. Puis il ajoute à part lui : « Moi qui ne m'occupe jamais de

mes bagages, être obligé de surveiller ceux des autres ! » Apercevant Jeanne et son père : « Monsieur ! madame ! » dit-il en soulevant sa casquette. Jeanne salue de la tête sans regarder. « Y a-t-il ici quelqu'un qui m'attend ? demande-t-il à Bastien. — Non, monsieur. — On n'a pas demandé M. Ludovic ? — Personne. — C'est singulier ! » Le banquier, tout en ayant l'air de lire son journal, regarde celui qu'il croit être son gendre futur, et le trouve fort bien. « Il a, dit-il, la physionomie du papa... le nez, surtout. » Puis, croyant faire le fin, il plaisante Ludovic sur sa profession d'artiste, et se nomme à lui : « M. Mathieu, petit marchand retiré. » Il lui présente Jeanne : « Jeanne Mathieu, ma fille. » Ludovic la salue avec distraction, et Jeanne s'incline sans lever les yeux. « Une artiste aussi, continue le banquier; elle dessine la une des principales vues du pays. — Quelle immensité ! s'écrie Ludovic; quel spectacle sublime ! — Il joue très bien son rôle, se dit M. Néraudot; il faut cependant que je me concerte avec lui. Venez-vous ? lui dit-il tout bas. — Où donc ? répond tout haut Ludovic, qui s'est assis, a ouvert son album, et regarde toujours le point de vue. — Visiter l'établissement. » Puis il ajoute tout bas et avec intention : « Nous causerons. — Merci ! répond l'artiste prenant ses crayons, j'aime mieux saisir... — L'occasion ? c'est juste. Au fait, se dit le banquier, c'était convenu avec le papa; il vaut mieux les laisser seuls. Sais-tu qu'il est très-bien ce jeune homme-là ? dit-il bas à sa fille. — C'est vrai, » lui répond Jeanne. Puis, prenant un prétexte pour s'éloigner, il s'aperçoit qu'elle n'a pas son estompe; elle veut l'aller chercher, il s'y oppose et sort en faisant des signes d'intelligence à Ludovic, qui n'y comprend rien, et le prend pour un original dont il se promet de faire la charge.

L'artiste est placé au milieu de la salle, et Jeanne près de la fenêtre. « Je vous gêne, monsieur ? lui dit-elle. — Pas du tout, mademoiselle, j'ai toute la vue (il regarde

Jeanne). Oh ! qu'elle est jolie ! — La vue ? demande Jeanne. — Oui, la vue. Je ne l'avais pas regardée d'abord... se dit-il ; quel air de candeur !... moi qui cherche un profil de madone... si je pouvais ! Seulement, mademoiselle, reprend-il tout haut, ayez la bonté de vous placer un peu de côté. — Comme cela ? demande-t-elle en se dérangeant. — Oui, très-bien... Ravissante ! se dit-il en dessinant le profil de Jeanne. — Votre nom ne m'est point inconnu, reprend Jeanne, continuant toujours de dessiner. — J'ai exposé au dernier Salon. — C'est donc cela.... et vous cherchez de nouveaux sujets ? — Je prends ceux que le ciel m'envoie ; jamais, je puis le dire, jamais je n'ai rien rencontré de pareil à ce que je copie en ce moment. — Oh ! je vous crois... le pays est si beau ! vous avez été bien inspiré en venant ici. — Oh ! oui !... c'est le hasard qui m'y a conduit. J'arrive des Vosges. Je n'ai plus de famille, mademoiselle. J'étais allé à Épinal, appelé par mon pauvre père pour lui fermer les yeux... Devenu orphelin, j'ai passé toute l'année dernière dans sa petite maison, avec son souvenir, sans autre distraction que mon travail, qui me le rappelait encore ; car ce sont ses épargnes à lui, simple cultivateur, qui m'ont mis à même de tenir un pinceau ; aussi, maintenant, est-ce à lui, à sa mémoire que je reporte tous mes efforts et tous mes desirs de célébrité. Du reste, libre, n'obéissant qu'à ma fantaisie, rien ne me gêne, rien ne m'arrête ; je ne m'inspire que de mon art, et j'ai foi dans mon étoile. — A la bonne heure ! se dit Jeanne, qui a suspendu son travail, voilà comme je penserais si j'étais homme (elle laisse tomber son crayon, Ludovic le ramasse et le lui remet). Eh bien ? monsieur, lui dit elle, légèrement embarrassée. — Eh bien ! aux portes de Châlons, pendant que j'esquissais un lever du soleil, j'entends crier, je me retourne, et je vois une chaise de poste dont les chevaux s'emportaient.... Un grand jeune

homme était dedans, qui gesticulait en invoquant tous les saints du paradis... Je m'élance à la tête des chevaux. — Oh ! mon Dieu ! s'écrie Jeanne. — Et, continue Ludovic, dessinant toujours, je les arrête... au prix d'une légère foulure... à la main gauche, heureusement. Le pauvre diable était plus mort que vif... je lui propose de rentrer en ville... Ah bien, oui ! mon original pâlit de plus belle... Il y avait là, disait-il, une personne qui s'opposerait à son départ ; c'est même ce qui lui avait fait prendre le grand galop. « Où allez-vous ? lui dis-je. — Au Tréport. — Tiens ! un pays que je ne connais pas. » Là-dessus, il m'offre une place à côté de lui... Ma foi, j'accepte ; mais aux environs de Beauvais j'aperçois un accident de terrain qui me tente... je descends à la première auberge, et je laisse mon homme continuer sa route avec promesse de le rejoindre ici. Le lendemain, je prends au passage la voiture publique, et, au lieu de rencontrer mon compagnon, je rencontre... (Il ferme son album, se lève voyant Jeanne se lever, et lui demande à voir son dessin.) Entre artistes, ajoute-t-il, on se donne des avis... fraternels. — Eu sommes-nous-là ? dit gaiement Jeanne. Eh bien, regardez ! — Franchement... c'est mal, répond Ludovic. Jugez vous-même. Ce ciel n'est-il pas un peu lourd ?... cettemer un peu immobile ? et là... ce trait qui s'égare... A quoi pensiez-vous donc ? — Mais... je ne sais, répond-elle, troublée. — Allons ! vous ferez mieux une autre fois ; ce ne sont pas les dispositions qui vous manquent... tout en vous révèle une artiste... cette physionomie si expressive, si poétique. — Au fait, se dit Jeanne, ce n'est pas moi qu'il critique, ce n'est que mon talent. — Mon Dieu, mademoiselle, je le vois, vous m'en voulez un peu. — Non, non, monsieur Ludovic, je vous sais bon gré de votre franchise. — Vraiment ? — C'est si beau, c'est si rare, un homme tout à fait sincère... vous êtes le premier que je rencontre... [et j'en suis bien heureuse !

—Le charmant caractère!» se dit Ludovic.

M. Néraudot revient apportant l'estompe. Il brûle de savoir où en sont les affaires des ses futurs époux. « Votre fille est un ange, lui dit tout bas Ludovic. — Ce jeune homme est très-bien, lui dit tout bas Jeanne; c'est déjà un ami. Il a critiqué mon dessin; je voudrais voir celui qu'il a fait d'après le même point de vue. » Elle s'avance sur la pointe du pied; il ne la voit pas venir, malgré les signes et les hum! hum! du financier, qui craint que sa fille ne s'aperçoive que Ludovic, n'est point un artiste; mais Jeanne s'empare de l'album, et s'écrie : « Mon portrait! Oh! que c'est bien! — Comment! pense le banquier, ce petit Mercadet se mêle d'avoir du talent! C'est très-ressemblant, reprend-il tout haut; mais c'est flatté. — Oh! non, dit avec chaleur Ludovic; je suis resté bien loin du modèle; mais aussi est-ce qu'on a jamais vu rien d'aussi parfait? — Ne te formalise pas, reprend M. Néraudot; du moment que c'est devant moi... — Qui vous dit, mon père, que je me formalise?... A la bonne heure, se dit-elle avec joie, Jeanne Mathieu peut croire à ces éloges. »

Mais le financier est pressé d'en finir avec les idées romanesques de sa fille, il a hâte de retourner à Paris, où la Bourse l'appelle. Prenant un ton de solennité, il dit à Ludovic : « Jeune homme! vous me placez dans une situation délicate. — Comment? répond Ludovic étonné. — Prenez-le, cachez-le, » lui dit-il tout bas en lui rendant le portrait de Jeanne; puis il ajoute tout haut : « Vous comprenez que, d'un côté, le portrait de ma fille ne doit pas rester entre vos mains; que, de l'autre, je ne suis pas assez riche pour acheter votre album; je n'ai qu'une petite rente viagère de mille écus; ma fille, après moi, n'aura que son talent. — Pauvre demoiselle! dit Ludovic avec intérêt. — Vous concevez, continue M. Néraudot, de quelle importance il est que la réputation de ma pauvre Jeanne, sa seule dot, ne puisse même être

effleurée. — Mon père! dit Jeanne mécontente. — Aussi, reprend-il sans avoir l'air de l'entendre, vous voudrez bien me tranquilliser par quelques explications. (Ludovic devient pensif). J'écoute! jeune homme, j'écoute!... — Pardon, monsieur. C'est que... je me rappelais le dernier vœu de mon pauvre père. — Comment, le dernier vœu? se dit le banquier pensant à son ami Mercadet qui se porte bien. — Un digne homme, monsieur, continue Ludovic. Un hasard, ou plutôt une vive sympathie, lui avait fait épouser une jeune fille pauvre qui fut pour lui un ange! (M. Néraudot écoute avec une stupéfaction croissante.) En mourant il me dit : Fais comme moi, mon fils; que la fortune ne soit rien à tes yeux. Je te laisse de quoi vivre bien modestement; c'est ton travail qui doit pourvoir au reste. Attends que le ciel te montre la compagne qui doit aussi embellir ta vie; dès que ton cœur et ta raison t'auront dit : c'est elle! n'hésite pas, mon fils, dans quelque rang qu'elle soit placée; si elle est pauvre, tant mieux mille fois! car elle se souviendra toute sa vie que tu l'auras choisie pour elle-même. — Quel diable de roman nous fait-il là! se dit le banquier. Allons, voilà Jeanne qui pleure. (S'adressant à Ludovic.) La noblesse de vos sentiments éclate dans tous vos discours, jeune homme! et quelles que soient vos vues... — Monsieur Ludovic, pardon, interrompt Jeanne blessée de ces paroles; je voudrais dire quelques mots à mon père... — Je me retire, mademoiselle; seulement, je crains de vous laisser une impression défavorable. Je vous en supplie, ne me jugez pas sur mon abord un peu brusque, un peu familier peut-être; je ne saurais dire moi-même du bien de moi, mais j'ai des amis, des protecteurs... ici même, le comte d'Uxall... — Excellente recommandation! ajoute M. Néraudot. Que c'est adroit! pense-t-il, il est parti ce matin... Je le verrai, jeune homme, ajoute-t-il tout haut, et si les renseignements s'accordent

avec... — Mon père ! reprend Jeanne d'un ton d'impatience. — Je m'éloigne, mademoiselle, pour vous laisser en toute liberté. Elle est vraiment charmante, se dit-il ; mais quel singulier vieillard ! »

« En vérité, mon père, dit Jeanne avec animation, je ne vous reconnais plus ! Qu'est-ce que vous faites et que va penser ce jeune homme ? Aller au-devant de ses intentions, lui qui nous était inconnu ce matin, lui montrer un empressement si vif... Ah ! que je souffrais ! — Allons ! bon, l'ingrate ! lorsque j'entre dans son petit roman, lorsque je consens, par faiblesse peut-être, à encourager un simple artiste ! — Justement, mon père, c'est ce dont je me plains... Vous faites trop de frais... on n'a pas besoin de vous. — Tu crois cela, toi ? — Si j'avais quelque projet de conquête... sur lui, ou sur un autre... je voudrais triompher par moi-même... Vous avez une manière de brusquer les choses... — Ah ça ! est-ce que tu crois que j'ai le temps de faire ici du marivaudage à ta suite, moi, un homme de bourse ? Ici je joue à la hausse de votre inclination mutuelle, et les chances sont belles ! Un charmant garçon, plein de talent. — Je l'avoue. — Et quelle imagination ! cette histoire... — Quelle histoire ? — Je veux dire... ce récit... quelle sensibilité exquise ! — C'est vrai. — Il t'aime déjà. — Vous croyez ? — Ça se voit. — Est-ce possible ? — Tu sais bien ce que tu me disais hier sur les sympathies. — Oui, mais vous me répondiez que j'étais folle. — Parbleu ! au point de vue financier. — Vous qui repoussez les prétendants sans fortune ! — Celui-là m'a converti, je deviens romanesque. — Oh ! je vous en prie, modérez-vous, ou vous me forcerez de vous désavouer. — Eh bien, à la bonne heure ! Qu'est-ce que je voulais, moi ? te prouver ma condescendance paternelle... Voilà un jeune homme qui n'a pas de fortune, ce n'est qu'un travailleur de l'intelligence, tandis que moi je travaille sur le capital... Mais enfin il est charmant !...

Je vais trouver le comte d'Uxall, dit-il tout haut. Mon gendre est là qui guette ma sortie, ajoute-t-il tout bas. Cela marche bien ! mais je ne croyais pas aller si vite ! »

Ludovic se présente. Après un entretien que Jeanne conduit avec beaucoup d'esprit et d'adresse, elle obtient la certitude qu'elle est aimée pour elle-même, qu'elle a trouvé un noble cœur auquel elle peut se fier. Ludovic s'était retiré ; voilà que Bastien vient raconter à Jeanne que la malle du n° 8 s'est ouverte, et qu'il y a vu des bijoux, des dentelles, enfin une corbeille de mariage avec cette étiquette : *Offert à M^{lle} Néraudot par César Mercadet.* « C'est impossible, répond Jeanne. — Je vous dis que je l'ai lu, et votre père aussi. Je l'ai vu tantôt ôter l'adresse qui était sur la malle. »

Jeanne, désolée, comprend la conduite de son père, celle du prétendu qu'il lui a proposé... elle a été trompée d'une manière indigne, et lorsque Ludovic revient dans la salle, elle le reçoit avec ironie, et lui propose ce sujet de tableau : « Un jeune homme s'est présenté à une famille sous des dehors menteurs... il croit s'adresser à une jeune fille bien simple... mais elle le remet sévèrement à sa place. — Mon Dieu ! mademoiselle, que signifie... dit le pauvre jeune homme. — N'oubliez pas surtout le sourire de la jeune fille quand elle prend congé de lui... Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer. » Ludovic, désespéré, écrit quelques mots sur son album, charge Bastien de le remettre à M^{lle} Jeanne Mathieu, et rentre dans sa chambre.

M. Néraudot revient avec sa fille : « Eh bien, oui, lui dit-il, c'est Mercadet, le fils de mon ami. Où est ce jeune homme ? — Au n° 8, répond Bastien, et v'la ce qu'il m'a remis pour vot' demoiselle. » Il place l'album sur un table, et s'éloigne.

« Oh ! je suis d'une colère !... dit Jeanne avec agitation ; vous entendre tous deux pour me tromper ! Quant à vous, je ne dis

pas, vous êtes mon père... tout vous est permis... mais lui, lui ! se prêter à cette comédie... quand je le croyais sincère... car c'était justement ce qui me plaisait en lui. — Mon Dieu, il ne t'a trompée qu'à moitié. Il t'aime, j'en suis sûr ; il s'est dit artiste, est-ce qu'il n'en avait pas le droit ? Qu'est-ce qu'il a de moins que ce matin ? rien ! Il a de plus quelques cent mille francs... il n'y a pas de quoi se fâcher. — Et ce récit qu'il nous a fait sur son père mourant ? reprend Jeanne. Jamais je ne lui pardonnerai l'intérêt qu'il m'a surpris... ne me parlez plus de lui ! — Allons ! j'ai fait de belles choses ! dit le pauvre père. Que de finesses perdues ! un mariage si bien combiné ! (Il sonne.) Bastien arrive, le paletot de Ludovic sur le bras ; une lettre s'en échappe. « Nous allons partir, lui dit M. Néraudot rentrant dans sa chambre, occupe-toi de nos préparatifs. — Tout de suite, dès que j'aurai fait les paquets du n° 8. — Ah ! il part aussi ? dit Jeanne relevant sa tête abattue. — Oui, mam'selle, lui répond Bastien, s'il n'a pas de réponse à l'album. — Il a encore osé m'écrire ? » Elle prend l'album, et lit : « Mademoiselle ! » je dois être bien coupable, puisque j'ai le malheur de vous déplaire. Un mot, je vous en supplie, un seul mot qui me permette de me justifier. Je ne puis vivre dans votre disgrâce... Ah ! je le sens, votre refus me serait un coup mortel. »

Pendant que Jeanne lit, M. Néraudot, qui est rentré, ramasse la lettre tombée du paletot ; elle est adressée à M. Ludovic Saurier par César Mercadet... tout lui est expliqué par l'échange des malles. « Heureusement, se dit-il, que ma fille est furieuse contre ce rapin... Je l'ai échappé belle ! »

Mais Jeanne veut entendre la justification de celui qu'elle croit César Mercadet ; s'il reconnaît ses torts, elle lui pardonnera ; s'il persiste à prendre un nom qui ne lui appartient pas... elle partira aussitôt pour Paris.

M. Néraudot se rassure. Ludovic se

présente. « De quelle offense suis-je coupable ? demande-t-il avec chaleur ; je n'ai jamais trompé personne, mademoiselle, et ne commencerai pas par M. Mathieu. — Vous continuez à nous donner ce nom, s'écrie-t-elle, quand vous savez si bien qui nous sommes. — Vous êtes mademoiselle Jeanne... — Jeanne Néraudot, ajoute-t-elle. — Et vous dites que je le savais !... — Voilà qui est affreux ! reprend Jeanne ; profiter de mon *incognito* ! apprécier si mal la pensée qui me l'avait inspiré !... Mais je conçois... c'est si ridicule, n'est-ce pas, cette prétention d'être aimée pour soi-même !... monsieur a voulu me donner une leçon... — Oh ! mademoiselle, pouvez-vous supposer ?... — Je désavoue tout ce que j'ai pu dire ou penser en votre faveur, monsieur ; c'est fini, à moins que vous ne fassiez un aveu complet. — Eh ! mademoiselle, qu'importe maintenant ces torts que je ne puis comprendre ? je ne puis plus vous épouser, moi qui ne suis qu'un pauvre artiste. — Il persi-te ! s'écrie Jeanne. — Partons, ma fille, s'empresse de dire M. Néraudot. — Ah ! mademoiselle, reprend Ludovic, accablé de douleur, c'est mal à vous de m'avoir trompé, pour en venir à médaigner le pauvre Ludovic. — Ah ! c'est trop fort ! s'écrie Jeanne. Adieu, monsieur César Mercadet. — Partons, ma fille, se hâte d'ajouter M. Néraudot, qui craint que sa ruse ne se découvre. — Mais je ne suis pas ce que vous dites, Dieu merci, reprend Ludovic ; j'en ai la preuve : une lettre que j'ai reçue ici... » Tandis qu'il la cherche dans son paletot, Jeanne se rappelle que son père en lisait une à l'instant même... Il lui vient une idée. Feignant de nouer son chapeau pour partir, elle dit bas à Ludovic : « Avouez que vous êtes César Mercadet. — Mais cela n'est pas ! — Je le veux ! — Soit ! — Eh bien, monsieur, dit Jeanne, cette preuve ? — Eh bien, mademoiselle, je... je suis César Mercadet. — Et vous veniez épouser mademoiselle Néraudot ? ajoute Jeanne. — Je venais épouser mademoiselle

Néraudot, répète-t-il avec aplomb. — Bien ! Et vous étiez d'accord avec mon père ? — J'étais d'accord avec monsieur votre père. — Vous le voyez, mon père, il avoue ses torts, dit Jeanne, et je lui pardonne. — Un moment, reprend M. Néraudot, je te dénonce l'imposteur le plus effronté... C'est pour le coup que tu vas être furieuse. Tiens, lis (il lui donne la lettre) ; Mercadet est à Beauvais, et celui-ci n'est qu'un simple Ludovic. — Merci ! mon père ; voilà ce que je voulais savoir, répond Jeanne. J'ai la preuve de sa sincérité ; il ne me connaissait pas, et il m'a aimée pour moi-même. J'ai maintenant à vous demander pardon, monsieur,

dit-elle à Ludovic ; mon père vous avait pris pour le fils de son ami. — César Mercadet est retenu en chemin par une dame qu'il a promis d'épouser, répond l'artiste, et je comprends maintenant la conduite de monsieur votre père. — Remerciez-le pourtant, monsieur ; depuis ce matin, je n'ai fait que lui obéir ; il m'a dit : Écoute M. Ludovic... et j'ai écouté M. Ludovic... Il a presque ajouté : Épouse M. Ludovic... — Et tu épouseras M. Ludovic, ajoute M. Néraudot ; à quoi me servirait ma fortune, si elle ne pouvait assurer ton bonheur ?

Cette nouvelle pièce de M. Fournier a obtenu un succès brillant et mérité.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

MÉLANGES.

ÉNIGME GÉOGRAPHIQUE N° 2.

Un conquérant, qui ne fonda pas moins de villes qu'il a gagné de batailles, a voulu que ma naissance vint servir sa colère, et punir, par une rivalité ruineuse, une cité commerçante qui avait arrêté sept mois, devant ses murs, ses armes victorieuses.

Mes murs s'élevaient à peine, que je devenais, tant ma position était bien choisie, l'entrepôt du commerce de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique.

Bientôt je n'eus plus de rivale. Un climat heureux retenait mes habitants ; une mer facile à traverser amenait les vaisseaux dans mon port. J'étais devenue la capitale d'un royaume ; et les succès du conquérant qui m'avait fondée m'embellissaient tous les jours. Leur protection avait attiré des savants ; et ma bibliothèque n'était pas sans quelque renommée.

Les poètes aussi me chantaient dans leurs vers.

Puis un jour, César vint, triompha, non sans peine de mes enfants, et je devins sujette de Rome.

Quelques siècles plus tard, un lieutenant de Mahomet s'emparait de moi, et livrait aux flammes les travaux de l'intelligence amassés depuis longtemps dans mon enceinte.

Mais cependant j'étais toujours le centre du commerce ; je le fus pendant dix-huit siècles.

Deux Portugais m'ont ruinée sans combat ni bataille, et de cette ruine, je ne me relèverai pas, à moins que mon fleuve, au moyen d'un magnifique canal, n'établisse entre deux mers une communication rapide, depuis longtemps désirée.

RECETTE.

POMMADE DE DUPUYTREN CONTRE LA CALVITIE.

Achetez : moelle de bœuf. 500 grammes.
Acétate de plomb. 8 grammes.
Teinture de cantharides. 2 gouttes.
Alcool à 19 degrés. . . . 16 grammes.
Essence de cannelle. . . 15 gouttes.

Mettez la moelle dans une casserole de terre vernie que vous placez sur un fourneau ; faites fondre cette moelle, passez-la à travers un linge. Lorsqu'elle est refroidie, ajoutez-y, l'un après l'autre, les articles qui précèdent, en les remuant avec une spatule, jusqu'à ce qu'ils soient bien

mêlés ; puis vous mettez le tout dans des petits pots.

Le soir vous prenez de cette pommade, gros comme une noisette, et vous l'étendez sur la peau de votre tête.

Je vous ai déjà donné cette formule au mois de mars, mesdemoiselles, mais le pharmacien que j'avais chargé de me traduire les signes employés par les médecins pour représenter ces doses, s'était trompé. Ces doses se trouvent maintenant vérifiées et rectifiées.

CORRESPONDANCE.

Ce matin, appuyée sur mon balcon, je regardais ce ciel bleu, orné de blancs nuages dorés par le soleil, et je me disais : Quel doux climat que celui de la France ! Un printemps, un automne plus beau qu'un printemps, peu d'été, point d'hiver ; toutes les richesses de la mer, celles de la terre en abondance ; Dieu a tout fait pour nous cette année, et nous serions le peuple le plus heureux du monde... si nous le voulions !... Mais, ainsi que les enfants gâtés... nous ne sommes jamais contents... Quand je dis nous, je me trompe, Paris est en grande partie composé des ambitieux, des paresseux de toutes les classes, venus de toutes les provinces, et ce sont eux qui ne sont jamais contents ; les vrais Parisiens le sont toujours... Riches ou pauvres n'ont-ils pas également la vue des palais, des tableaux, des statues, des fontaines, des jardins et

des bois, qu'ils admirent comme s'ils en étaient les propriétaires ? l'admiration est un sentiment qui remplit l'âme et en chasse l'ambition et l'envie... J'en étais là de mes réflexions, lorsque maman me proposa une promenade au Luxembourg.

Le Luxembourg, ce sont nos antipodes... mais un omnibus qui passe près de notre porte nous conduit en face de la grille d'entrée. Nous y allions pour voir les statues de quelques reines et de quelques femmes célèbres, que l'on a placées des deux côtés de la terrasse qui entoure la pièce d'eau sur laquelle, à notre arrivée, deux beaux cygnes vogaient de compagnie. A droite du palais, *Catherine de Médicis* et *Anne d'Autriche* sont reconnaissables à leur costume si connu et si différent. Ces statues sont droites et calmes ; je n'ai rien à en dire, sinon qu'elles ont l'air de prendre le frais sous ces beaux ar-

bres. Non loin d'elles, se trouve *Velléda*, que j'ai reconnue à sa couronne de chêne et à sa serpette d'or... Mais je n'ai pas reconnu la Gauloise aux grands yeux couleur d'une mer agitée, aux beaux bras blancs... celle-ci a de petits yeux, des bras grêles; elle est posée comme une danseuse de l'Opéra, qui se repose dans la coulisse en méditant sur une pirouette... Mais cette statue vit, et quand on l'a vue, on ne peut l'oublier. A gauche du palais, *Jeanne Hachette* est représentée comme elle vient d'arracher le drapeau qu'un ennemi avait déjà planté sur les remparts de Beauvais, et prête à le frapper de sa petite hache. Cette action est vraie, naturelle... Mais Jeanne me paraît un peu petite à côté de la colossale *sainte Geneviève*, que je suis si accoutumée à voir avec son mouton et sa quenouille, que je ne la reconnaissais pas. Derrière, ses cheveux lui couvrent les épaules comme un épais manteau; devant, deux tresses descendent de chaque côté de sa poitrine... jamais je n'ai vu tant et de si longs cheveux; bien lui prend de les laisser tomber, car il lui serait impossible de les porter sur sa tête. Geneviève pleurerait beaucoup; quand elle avait versé beaucoup de larmes, elle prédisait l'avenir; celle-ci est une belle et lourde Gauloise, qui m'a l'air de n'avoir jamais rien prévu... O sainte patronne de Paris, vous qui êtes aux cieux, priez pour nous! Plus loin, *mademoiselle de Montpensier*, d'une main tient sa cravache, et de l'autre relève sa jupe d'un épais gros de Naples, dont les plis sont rendus d'une manière admirable. Cette figure hommasse me semble bien froide, bien calme, pour cette *grande Mademoiselle* qui a fait tirer le canon de la Bastille, ou qui, dit-on, y a mis le feu elle-même. Quant aux autres reines et duchesses, debout sous ces grands arbres, je craignais de ne pas leur donner leur nom, et j'aurais une prière à adresser au gouverneur du Luxembourg (si toutefois ce titre est conservé), ce serait de faire

graver, sur le socle, le nom de chaque statue; les bonnes d'enfants, les soldats, les ouvriers sans ouvrage, et les ignorantes comme moi, qui se promènent sous ces ombrages, lui en seraient reconnaissants.

Mais l'heure sonnait à l'horloge du palais, il nous fallut rentrer, j'avais à te parler de notre planche X; me voici de retour... je commence.

Le n° 1 est un coin et un encadrement de mouchoir qui se brodent au plumetis, au-dessus d'un ourlet. Cet encadrement peut servir aussi d'entre-deux.

Le n° 2 est un dessin qui se brode à l'anglaise, c'est-à-dire en points de cordonnet ou en points de feston, et se découpe au milieu, où sont ces petites lignes noires. Bien entendu que les traits qui marquent les festons à l'extérieur, se font toujours en points de feston.

Ce dessin peut servir pour bas de jupon, devant de camisole, peignoir, manteau de baptême, taie d'oreiller.

Le n° 3, ce sont deux noms pour broder au plumetis, sur des mouchoirs du matin. S'ils sont à vignettes, tu peux les broder en coton de la couleur des vignettes. Si tu es en deuil, tu brodes ton nom en soie noire.

Le n° 4 est une boutonnière pour chemise d'homme.

Le n° 5 est le haut d'une bottine d'enfant du premier âge.

Le n° 6 est le dessus du pied.

Le n° 7 est la semelle.

Tu prends de la percale, tu tailles deux fois chacun de ces patrons, en y laissant un demi-centimètre de rempli, tu places un seul de chacun de ces patrons sur les n° 5-6 et 7; avec un crayon mine de plomb, tu calques les dessins; sur les morceaux de percale où tu n'as rien calqué, tu places une couche de ouate; sur la couche de ouate, tu places les morceaux de percale, où sont les dessins, et tu les bâtis dessus, tout autour; puis, avec du fil d'Écosse tu suis ces dessins en faisant des points devant. Lorsque ces dessins sont ainsi brodés,

rentre, en dedans, les remplis de ces patrons et couds-les ensemble par un surjet. Tu vois six ronds au n° 5, tu y fais six œillets. Tu vois deux ronds à la tige de la fleur du n° 6, tu y fais deux œillets. Il ne te reste plus qu'à monter ta bottine. Lorsque tu as cousu le dessus à la semelle, et la tige des deux côtés du talon, tu la réunis au dessus : l'A sur l'A le B sur le B. Puis, avec un passe-lacet, tu introduis un ruban de soie rose, bleu ou blanc, à travers ces œillets. Pour l'hiver, tu peux faire ces bottines en flanelle et les ourler. Quel joli petit travail quand on est marraine ! Taille sur ces patrons des petits morceaux de futaine ou de molleton, fais leur, tout autour, un long point de feston, très-écarté, et réunis-les par un surjet. Ces bottines seraient bien bonnes à donner à des petits enfants pauvres.

Le n° 8 est un semé pour gilet d'homme ; il se brode en soie de couleur, sur casimir ; ou en coton blanc, sur piqué blanc.

Le n° 9 est un écusson pour coin de mouchoir ; il se brode au plumetis et au point d'arme. C'est ce pointillé que tu aperçois dans ce dessin ; il se fait en nœuds ou en point de sable ; tu peux le remplacer par du plumetis. Les broderies très-mat sont fort à la mode.

Si tu brodes cet écusson aux quatre coins de ton mouchoir, à l'un des coins tu ôteras ces fleurs pour mettre tes initiales.

Ces fleurs sont un autre semé pour gilet d'homme.

Le n° 10 est un dessin qui se brode en reprises sur filet carré. Ce filet se fait en coton retors n° 30 que tu achètes chez mademoiselle Chanson, rue de Choiseul, 8. Pour faire ce filet, je te renvoie n° VII, année 1848, page 223. Lorsque ce carré est fini, tu le montes sur un métier, et en regardant ce dessin, tu l'ourles en faisant le point de reprises. Pour cela, tu te sers de coton demi-tors, n° 10, et tu fais le point de reprise, en passant alternative-

ment dessous, dessus, puis dessous et dessus des carreaux qui sont rayés, et tu reviens sur tes pas, lorsque tu arrives à un carreau blanc. Ce dessin est fait de manière qu'on ne doit jamais couper son coton.

Tu peux encore calquer ce dessin sur un papier très-fort, coudre ce filet dessus et faire les reprises, en suivant le dessin que tu verras dessous.

Ce dessin peut faire une pelote, une pale, et se garnir de la frange planche VII, année 1848.

Pour nappe d'autel et pour manteau de lit, tu fais le filet plus petit. Je t'enverrai d'autres dessins, afin de varier, et je t'indiquerai la manière de les réunir. J'ai des dessins bien curieux... tu en jugeras.

Le n° 11 est le dos d'un katzaweck.

Le n° 12, le devant et son revers, qui rabat sur la ligne pointée.

Le n° 13 est la poche qui se coud l'étoile sur l'étoile.

Le n° 14 est la manche. Ces deux hoches indiquent les deux pli que l'on fait dans la saignée.

Le n° 15 est le col, qui se taille double et se coud le biais en bas, l'étoile sur l'étoile.

Lorsque l'on reste chez soi, lorsque l'on est rentrée, après s'être débarrassée de son châle ou de son mantelet, on passe son katzaweck. Ce vêtement se fait en flanelle écossaise, en mérinos pareil à la robe, en velours, en cachemire ; il se double de soie de couleur tranchante ; il se ferme sur la poitrine par quatre boutons de soie bombés : deux de chaque côté du haut des revers et deux de chaque côté du bas. Sous les deux boutons du côté droit sont cousus deux minces galons de soie long de 15 centimètres qui vont se jeter au cou des boutons, et ferment ainsi le katzaweck. On peut se passer des revers, alors on a huit boutons bombés ou huit olives que l'on coud quatre de chaque côté, à quatre centimètres du bord ; sous chaque bouton, on

place un mince galon de soie, long de vingt centimètres.

Le n° 16 est le dos d'une camisole de nuit.

Le n° 17 est le devant.

Le n° 18 est la manche.

Le n° 19 est le poignet qui se taille double.

Le n° 20 est la moitié de la manchette qui se coud au poignet et se rabat sur la manche.

Le n° 21 est la moitié du col. Ce col est mal placé. Le côté du zéro est celui qui se trouve sur le dos.

Derrière, la fause coulisse qui contient le ruban de taille, se place, à partir du nombre 41 jusqu'au nombre 30.

Devant, on plisse à plis ronds, larges d'un centimètre, ce qu'il y a de largeur de plus à l'épaule. Ces plis se font ainsi : on forme un pli plat, on le coud, on l'ouvre ensuite pour en former un de ces plis ronds semblables à ceux d'une chemise d'homme, et l'on s'arrête à la hauteur des nombres 15 et 40. Le haut et le bas de la manche se plissent aussi à plis ronds.

Ces patrons se trouvent de grandeur naturelle, rue d'Hanovre, n° 21. On peut les essayer.

Voici les vacances finies, nous allons toutes reprendre nos études interrompues. Mesdames Clair, vont rouvrir leurs cours

de langue française, d'histoire, de géographie, d'arithmétique et de langues étrangères. Ces dames ont adopté la méthode polonaise, dont elles obtiennent de grands et solides succès. En effet, cette méthode a l'avantage de mettre de l'ordre dans les idées et de classer avec rectitude toutes ces sciences dans nos jeunes têtes, en s'adressant à nos yeux et à notre mémoire. Si nous avons le privilège de pouvoir suivre les cours de mesdames Clair, les demoiselles qui n'habitent pas Paris viennent souvent y terminer leurs études ; souvent aussi leurs mères les accompagnent, surtout si elles ont pour patrie l'Allemagne ou l'Angleterre ; elles trouvent alors chez mesdames Clair des appartements pour elles et pour leurs filles. Ces dames demeurent rue Saint-Honoré, n° 343, dans le centre de la ville, près la grille des Tuileries.

J'avais fait une provision de conseils sur l'économie ; je devais t'en faire part, car je crois que, riches ou pauvres, nous en avons toutes besoin... mais l'espace me manque... il m'en reste à peine assez pour t'expliquer notre rébus.

Le — un as de cœur — neuf fois le mot se — un lit — un pas (un détroit) — une toue — Jeudi, écrit sur la joue d'une femme, ce qui veut dire :

Le cœur ne se lit pas toujours sur la figure.

Adieu, ma bonne amie. A bientôt !

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

ÉPHÉMÉRIDES.

LE 5 OCTOBRE 1402. — RÉCLUSION D'AGNÈS DUROCHIER.

Agnès était fort belle et fille unique d'un riche marchand de Paris. A dix-huit ans, elle se fit recluse, près de l'église Sainte-Opportune. La cérémonie de sa réclusion se fit solennellement par l'évêque

de Paris, qui scella lui-même la porte de la petite chambre où elle se renferma. Cette pieuse solitaire y vécut quatre-vingts ans, et mourut en odeur de sainteté.

MOSAÏQUE.

Le mérite des hommes est souvent le plus grand obstacle à la fortune.

—
Estre sans employ n'est pas le malheur des grans hommes ; c'est celui de l'Estat.

—
Il n'y a pas d'homme si mal habile qu'il ne soit propre à quelque chose.

CHRISTINE, *reine de Suède.*

—
Il faut un architecte pour élever un palais, pour l'abattre il ne faut qu'un goudat.
Proverbe.

—
Il y a six choses que le Seigneur hait, mais son âme déteste la septième : celui qui sème la discorde entre les frères.

Ecclesiastique.

Un ami, c'est une seule âme partagée en deux corps.

SAINT AUGUSTIN.

—
L'homme est né pour le bien, c'est plus que son droit, c'est son devoir.

DE LACORDAIRE.

—
C'est avoir l'empire de tous les biens d'ici-bas que de les dédaigner.

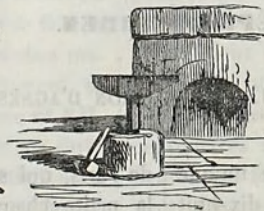
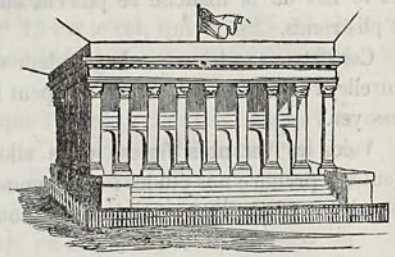
SAINTE THÉRÈSE.

—
Celui qui donne aux pauvres ne manquera de rien, mais celui qui le méprise lorsqu'il prie, tombera lui-même dans la pauvreté.

La Sainte Écriture.

RÉBUS.

SE







gravé par Narycot

Journal des Demoiselles.
Ayuntamiento de Madrid